

PLAGES BELGES

DE HEYST-SUR-MER A LA FRONTIÈRE
HOLLANDAISE

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction, tant du texte que des clichés, pour tous pays, sans exception, Suède et Norwège compris.

Ce volume a été déposé au Ministère de l'Intérieur, section de la librairie, en mai 1899.

OUVRAGES ILLUSTRÉS

TEXTE ET DESSINS DU MÊME AUTEUR :

Impressions et Souvenirs (*Exposition rétrospective de Nancy*), in-8°. Nancy, Crépin-Leblond, 1875. (*Épuisé.*)

Monographie de la Cathédrale de Nancy, in-4° jésus, 420 pages. Nancy, Berger-Levrault, 1882.

La Lorraine illustrée, en collaboration avec LORÉDAN LARCHEY, André THEURIET, L. JOUVE et le Dr LIÉTARD, 1 vol. in-4° jésus. Nancy, Berger-Levrault, 1886.

Manuel du brancardier (illustrations, 92 dessins), pour la *Société de secours aux blessés*, texte par le Dr GROSS, 1 vol. in-8°, imprimé chez Crépin-Leblond, édité à Paris, chez Alcan, 1884.

Baccarat, ses écoles, ses institutions, in-8°. Nancy, Crépin-Leblond, 1878. (*Épuisé.*)

Les Cristalleries de Baccarat pendant la guerre, 1 vol. in-8°. Nancy, Crépin-Leblond, 1878. (*Épuisé.*)

Les Plages belges : 1° *Les Pécheurs flamands*, 1 vol. ill., in-8° raisin. 45 gravures fac-simile.

— 2° *De Dunkerque à Ostende*, 1 vol. ill., in-8° raisin, 53 gravures fac-simile.

— 3° *D'Ostende à Blankenberghe*, 1 vol. ill., in-8° raisin, 47 gravures fac-simile.

— 4° *De Heyst à la Frontière Hollandaise*, 1 vol. ill., in-8° raisin, 57 gravures fac-simile.



EDGARD AUGUIN



PLAGES BELGES

IV. — DE HEYST-SUR-MER A LA FRONTIÈRE HOLLANDAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE

DE CINQUANTE-SEPT GRAVURES EN FAC-SIMILE
SUR LES DESSINS ORIGINAUX DE L'AUTEUR



PARIS
LIBRAIRIE H. LE SOUDIER

174, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 174

**Deutsches Institut
in Belgien**

431 440



Elisabeth.

TERMINUS

Voici le terme de notre tournée.

Tous les droits de la chronique reviendront cette année aux plages extrêmes : celles qui touchent la frontière hollandaise.

Passons — sans tentation cette fois — devant Ostende et Blankenberghe ; devant Bruges-Port-de-Mer et devant l'avenir de Heyst-Escale. Deux volumes leur ont suffi. Que la critique des touristes leur soient légère !

Nous ne nous arrêterons qu'à Heyst et à Knocke, sans plus même parler des marins.

Si court qu'il soit, notre premier volume, — réservé tout entier aux *Pêcheurs flamands*, — a montré quelle haute estime nous gardions de leur vaillance.

Ce qui nous reste à dire, c'est la jolie vie de Heyst et de Knocke. Nous parlerons de leur saison toute accidentelle des trois mois d'été.

Vie de bonhomie patriarcale, de simplicité flamande ; vie de tranquille humeur, de large joie et de naturelle santé.

Et, par dessus tout, vie d'expansion familiale dont la franchise laisse à grande distance les réserves décoratives de Blankenberghe et d'Ostende.

A Heyst et à Knocke, nous dédions donc ces dernières pages.

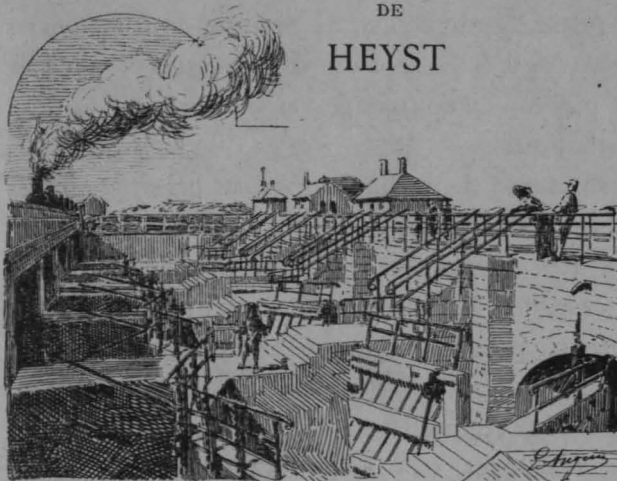
Ceux qui connaissent ces petits et charmants pays excuseront sans doute l'insistance de quelques descriptions variées, de quelques sincères dessins que méritait ce quatrième et modeste volume — le dernier de la série.

HEYST-SUR-MER ET KNOCKE

LE PASSAGE DES ÉCLUSES

DE

HEYST



Plus loin!
Toujours
plus loin!

Le chemin
de fer nous
emporte. A
droite, la
belle tour
carrée de
Lissewèghe;
de grandes

1. Le passage du Canal par le Chemin de fer à Heyst-Ecluses.

plaines cultivées et coupées de canaux. Sur les bords, de longs roseaux, que de petits enfants vendent en ville « pour un sou ». Des vaches énormes font tinter leurs sonnettes au passage du train.

A gauche, la dune chevelue et chargée par places de fagots que de vieilles femmes portent en ville.

Nous roulons ainsi dix minutes, en silence. Une vague odeur de matières organiques fermentées envahit le wagon par toutes les portières. Est-ce une fabrique? Est-ce une « minque »? Est-ce un abattoir? Non.

C'est Heyst-Ecluses.

Un fracas assourdissant d'essieux tressautant sur des plaques de métal nous avertit que nous traversons des constructions en fer. L'odeur vient d'eaux retenues qui mordent les tôles et croupissent en larges flaques étoilées de mares huileuses.

Heyst-Ecluses, — une simple halte, — mérite un regard... des ingénieurs.

C'est en ce point que deux canaux, séparés par un ouvrage de briques, viennent se jeter dans la mer : le *Schipdonck* et le *Zelzàete*, où on pêche, m'a-t-on dit, de magnifiques anguilles. Chaque canal possède une écluse de retenue dont les portes de fer se manœuvrent à l'aide d'un appareillage énorme de manivelles, de pignons, d'engrenages et de chaînes ; tout un agencement diabolique.

Le bruit formidable de la haute mer se brisant sur ces gigantesques plaques de tôle, détone comme de véritables coups de canon. Les vagues s'élèvent à une grande hauteur et retombent en cascades d'écume. On fait exprès la route à pied, depuis Heyst, pour entendre ce tonnerre et pour voir ce spectacle.

C'est d'ailleurs tout ce que l'on peut voir et entendre d'intéressant à Heyst-Ecluses, très insignifiant village, condamné à demeurer tel tant que les villas de Heyst ne viendront pas le rejoindre.

Imaginez quelques maisons alignées le long de la voie ferrée ; un autre groupe s'épaulant contre la digue. A droite du railway est l'hôtel de Bruxelles, où l'on vient faire quelquefois une partie de billard, sous le regard effaré d'une mouette empaillée et rongée de mouches qui tournoient au plafond. A gauche, l'hôtel de Flandres. C'est là qu'on se rafraîchit, les soirs d'été, quand on vient, par bandes, de Heyst-Ville, humer le vent de mer en chantant des chœurs joyeux tout le long de la digue. Mais, quelles odeurs ! grand Dieu, quelles odeurs !

Pour le moment, j'ai vraiment hâte de franchir cette halte, d'aspect équivoque, qui n'est ni village ni plage, et qui porte à tort le nom de Heyst, puisqu'elle dépend exclusivement de la commune de Lissewèghe.

Heureusement, le train siffle et, dans cinq minutes, nous serons à Heyst.

UN AÉRONAUTE TROP PRESSÉ



TONNANTE fantaisie qui vint un jour à un Parisien de passer la frontière belge en ballon ! Il n'y a pas un siècle de cela : c'était en 1887, je crois. L'aérostat partit de l'usine à gaz de la Villette, voyagea toute une nuit. Le matin, le Parisien s'aperçut que le ballon quittait les régions continentales et s'engageait dans les profondeurs d'une mer inconnue ; il jugea prudent d'atterrir.

2. E orné. Les attributs du Pêcheur flamand.

La difficulté qu'il eut pour toucher le sol, l'effroi des habitants qui virent descendre cette énorme machine, il a raconté tout cela lui-même, dans un charmant premier Paris du *Figaro*.

Cet aéronaute, c'était Guy de Maupassant. Le lieu de descente, c'était Heyst-sur-Mer.

L'éminent écrivain replia son engin monstre, emballa ses filets, sa nacelle, transporta le tout au chemin de fer et repartit

pour Paris sans attendre une minute, impatient qu'il était de confier à son journal les émotions toutes fraîches d'une nuit passée dans les nuages.

Maupassant n'a donc pas eu le temps de regarder Heyst. Je l'ai toujours regretté et bien d'autres le regretteront avec moi. C'était bien l'écrivain qui convenait pour saisir au vol les tendresses clarteuses du beau pays flamand, la brutalité massive et la candeur religieuse des pêcheurs de la rue des Crevettes. Quel beau poème en prose nous avons perdu là ! Une journée passée dans la région comprise entre Heyst-village et Ramskappelle, eût, au paysagiste émérite, dévoilé le charme intime et pénétrant de ces pâturages maritimes. Quelques causeries avec les hôteliers du rivage lui eussent certainement fourni de piquantes observations. Il eût fait poser devant lui l'un de ces hommes de mer inoubliables, auxquels, en souvenir des dunes, et peut-être aussi à cause de leur hardiesse légendaire, on a donné le surnom de « lapins de Heyst », pêcheurs si différents par l'attitude, par le costume, par les mœurs, de leurs voisins français — et mêmes belges.

J'en garde rancune au *Figaro* qui, sans s'en douter, nous a certainement fait perdre ce jour-là quelques bien jolies pages !



3. Sur la plage de Heyst.

CE QUI DISTINGUE HEYST DES AUTRES PLAGES BELGES

Le premier et le grand mérite de Heyst, c'est de ne ressembler ni à Ostende, ni à Blankenberghe, parce que ces deux villes ont un port et que Heyst n'en a pas.

Heyst est la seule plage belge où les bateaux de pêche viennent échouer pesamment, je dirais volontiers naïvement, sur le sable, en face de la digue, devant les villas, presque toute l'année ; et, le reste du temps, un peu plus loin, en face des dunes.

Fin septembre, les chaloupes reprennent, un beau matin, leur place d'hiver, au grand ébahissement des étrangers, s'il en reste, qui trouvent des amarres et des ancrs, sur le sable, à l'endroit même où, la veille, roulaient leurs cabines et se plaçaient leurs tentes.

Le second mérite de Heyst (qu'on appelle dans le pays Heyst-sur-Mer), est d'avoir su résister à peu près au modernisme. Je dis *à peu près*, car, depuis deux ou trois ans, les entrepreneurs de villas et les snobs de la digue y font déjà ravage. Jusqu'à présent, le chemin de fer qui longe la plage, derrière les hôtels, divise la commune, encore Heyst, en deux parties distinctes : la ville hospitalière, riveraine de la mer ; et la ville des pêcheurs, voisine de la plaine. Entre ces deux quartiers, il y a la digue du comte Jean, plus ou moins enterrée dans le sable ; c'est-à-dire cinq siècles de distance.

C'est là, surtout, que l'on peut vraiment étudier le pêcheur flamand sur le vif. Là, seulement, il est resté bien nature.

C'est là qu'on peut voir de près les bateaux, les ânes et les âniers.

C'est là que la plage est la plus vaste, et la plus gaie.

C'est là que les dunes sont le plus près du village.

C'est là que le soleil est le plus brillant, que les lointains sont les plus fins de toute la palette flamande, que le ciel est le plus pur et le plus profond.

C'est là enfin que la mer a ses fureurs les plus bestiales, au lendemain d'alanguissements félins et de splendeurs métalliques.

Voilà pourquoi j'aime Heyst, son vieux quartier de maisons basses, sa digue puissante, sa plage où frétille des tentes, des chapeaux, des ombrelles, des éventails, des coques de nourrices ; où des minois rient sous les capotes de grandes niches d'osier ; et, tout cela, plus naturellement, plus sincèrement que partout ailleurs.

Qu'est-ce donc que Heyst ? A-t-il au moins une histoire ?

Je n'en veux retenir que ce seul regret : un vieux témoin du passé de Heyst se dressait dans la plaine ; une belle tour quadrangulaire. On l'a démolie. Pourquoi ?

Heyst n'a donc plus rien qui le rattache aux mystères des siècles passés ? Puisqu'il figure sur toutes les cartes du xvi^e siècle, pourquoi n'a-t-il pas aussi ses légendes ?

En vérité, s'il a une histoire, elle s'est bien effacée, puisque personne n'en signale ni les gloires ni les tristesses ! Consolons-nous-en et, puisque Heyst est tout au présent et qu'il en vit, jetons à la hâte quelques tons de pastels bien sincères sur ces feuilles d'album qu'on ne lira plus dans quelques années !...

L'ARRIVÉE A LA STATION DE HEYST



4. Sur le sable.

Pas d'omnibus ; pas de voitures. Des commissionnaires, pour les paquets et des charrettes, pour les malles. Des voitures ! pourquoi faire ? Les hôtels sont à cent mètres de la station !

D'ailleurs, les hôteliers ne sont-ils pas là, qui vous attendent à bras ouverts, avec leurs domestiques ? Bonjour Paternoster, bonjour Trofaes, bonjour Wayenburg, bonjour Baervoets ! et tant d'autres, que je ne nomme pas !

Au premier sifflet du train, ils sont tous sur la place, accoués à la barrière. Celui-ci, un bien brave homme, petit, blond, les yeux bleus, toujours attaché à une longue pipe de terre, fut hôtelier avant d'être tapissier. Celui-là, son domestique, encore jeune, mais déjà vieux serviteur qu'on traite en ami, tout l'opposé du maître : grand, brun, les yeux vifs, le nez busqué, les sourcils épais ; un fort accent flamand, un Van Dierendonck pur sang, suspendu à une pipe en bois : Bonjour, Pierre !

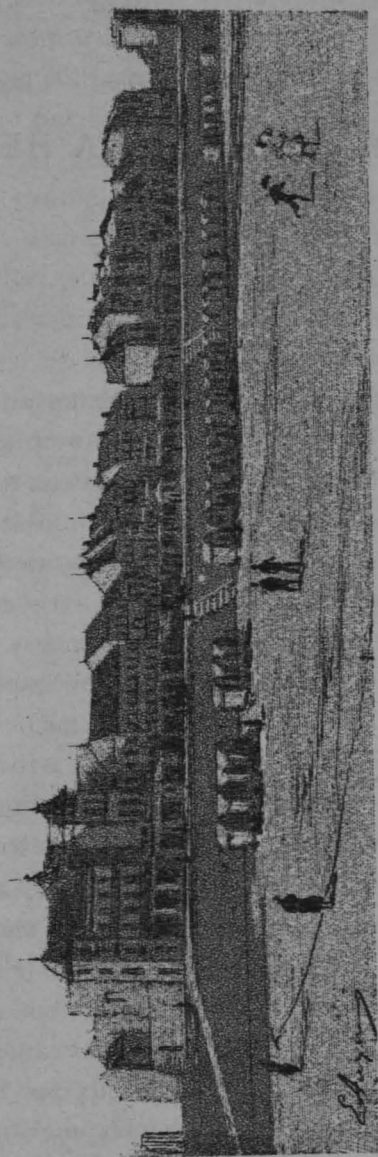
On arrive. A l'hôtel, tout est préparé, tout reluit. Dans la chambre, on a mis des rideaux blancs aux vitrages, des fleurs fraîches dans les vases. On sent que la venue du client est, pour ces braves gens, une véritable fête. C'est que tel hôtelier flamand, célibataire ou veuf, est, par état, le confident indulgent et discret des manies, des faiblesses, des infirmités intimes de ses hôtes. On peut, même femme, tout lui dire ; il sait tout entendre. Invariablement gai, il rivalise d'obligeance avec son personnel pour satisfaire le nouvel arrivant, quel qu'il soit et quoi qu'il veuille.

L'hôtelier de Heyst n'a qu'une inquiétude... C'est qu'à table d'hôte, on ne revienne pas suffisamment à ses plats. Il mesure, à l'appétit de ses clients, le succès de sa saison et la bonne renommée de sa cuisine, qui est, d'ailleurs, à la fois simple et abondante.

Le matin, vers huit heures, après un bon somme, on apporte le moka, à discrétion, dans une grande cafetière ; des pistolets dorés et des crevettes. Tel était, du moins il y a dix ans, et tel est encore aujourd'hui, le déjeuner du matin, à Heyst, dans tous les petits hôtels « de famille ». Pas de luxe ; mais le nécessaire, largement fourni, et à bon compte.

Puis, de bons matelas, sur lesquels on dort tout d'une venue, de dix heures du soir jusqu'à neuf heures du matin. Les draps sont parfois un peu courts ; c'est un léger défaut qui leur vient des hôtels d'Allemagne, pays où l'habitude est assez volontiers de se moucher dans des draps et de se coucher dans des mouchoirs.

A cela près, quelle bonne vie que celle de Heyst, et comme il fait bon d'y aller, sur la dune déserte, humer les premières vapeurs du soleil ! Ah, cette première heure des dunes et du ciel ! pourquoi ne l'ai-je retrouvée en aucun autre lieu, telle qu'elle est sur cette petite plage familière, et telle que je l'ai notée, plusieurs années de suite, dès mon arrivée à Heyst ?...



5. Première heure. — Le lever du soleil sur la plage de Heyst.

PREMIÈRE HEURE, A HEYST

L'argent de la lune pâlit au-dessus de la grosse tour de Lissewèghe. Devant les villas silencieuses de Heyst, les cretonnes à grands dessins pendent immobiles, masquant la clarté, le long des fenêtres hermétiquement closes. Une buée vague monte de l'horizon vers un ciel moite de rosée. Au fond de leurs cabanes, les pêcheurs dorment dans des lits emmurés. La mer aussi sommeille, avec des perfidies de grand lac. Rien, sur le rivage, ne trahit encore un mouvement de réveil. L'horizon présage une journée d'implacable chaleur. L'aube, derrière les dunes soyeuses, allume des clairs-obscurs doux comme une caresse. Ses premières lueurs découpent timidement, sur le ciment des quais, l'ombre imprécise des villas. Les façades, encore obscures, harcèlent l'horizon de délicates aiguilles. Le long des corniches, aux angles des cheminées, naissent et courent des clartés tendres.

La mer est très basse. Sur le bord, où le flot meurt, les rousseurs de la grève se fondent insensiblement avec les tons de jade de l'Océan. Le vert incertain des lames laisse encore transparaître au large les dessous ocreux des sables soulevés. La mousse des brise-lames échelonnés en longs rubans sou-tache de velours la grève, dont la surface, monotome et plate, se répand comme un immense tapis de toile grise. Il est à peine six heures.

Une seule chaloupe échouée sèche ses filets entre deux

marées. Trois pêcheurs, à mi-corps dans la mer, achèvent l'appareillage. Dans la quiétude du matin, le froissement triste de la coque et des mâts rythme une plainte régulière et douce comme le murmure d'un berceau. L'air a frémi. Un vol blanc, à longues palpitations, coupe l'azur du ciel. Une mouette, effarée par une détonation lointaine, s'est enfuie à tire d'ailes vers un steamer dont la fumée s'évanouit lentement dans la brume. Sur l'horizon, tout au large, deux chaloupes aux voiles éployées stationnent, lumineuses, sur la surface immobile : pétales de roses thé portées par le vent sur une nappe d'absinthe....

Groupées par couleurs, au pied des escaliers de bois, les cabines en lignes, comme de gaies pensionnaires en uniforme, attendent l'éveil des premiers baigneurs. Leurs bigarrures tranchent joyeusement sur l'argile du sable.

Tout est calme au fond de la digue. L'horizon est placide. Les hôtels demeurent silencieux, les villas closes. Aucun bruit encore, sous les vérandas ni sur les perrons.

Sept heures vont sonner. Par intervalle, quelque robuste flamand dépose sur le seuil d'une cuisine la provision de pain commandée la veille. De minutes en minutes, ici et là, une fenêtre s'entr'ouvre sur une tête de jeune femme ; un visage de servante ébouriffée se penche et disparaît. Quelques malades, impatientes d'une trop longue insomnie, hasardent, pour interroger le ciel, leurs robes de chambre sur les balcons. De lourds sabots retentissent sur les briques roses : c'est la phalange des balayeurs qui vient repousser vers la mer la poussière apportée par le vent de la nuit. Derrière leurs balais, se voilent confusément les aubettes et les kiosques. C'est fini. Le nuage tombe et le vermillon pâle de la digue, le vert éclatant des chaises et des candélabres reprennent une gaité nouvelle. Par intervalle, une cabine, hors de l'alignement, roule pesamment vers la mer, poussée par de vigoureuses filles aux bras et aux pieds nus, aux chignons tordus sous de grands chapeaux de paille. Dans les rues du village,

par delà le chemin de fer, des vociférations de conducteurs annoncent l'arrivée des ânes. Ils descendent au galop vers la plage pour se ranger, résignés, le long de leur barrière.

Huit heures approchent. Déjà, quelques vendeuses de crevettes circulent derrière les villas et, par les fenêtres des sous-sols entrebâillées, négocient leur butin avec les servantes. Des pêcheurs retraités, en costume tricolore de travail, chemise rouge, pantalon bleu, sabots blancs, roulent un grand kiosque, pour le festival de la journée. Enfin, huit heures sonnent.

Les grands hôtels ont ouvert leurs devantures. Les vérandas déploient leurs stores rayés. Sur les nappes blanches, s'étalent, au dehors, les amorces du déjeuner : le beurre, les crevettes roses, les luisantes cafetières. Tout est prêt pour la journée qui commence. Avant qu'il soit une demi-heure, la digue fourmillera d'ombrelles rouges, de jupes blanches et de jambes roses. En attendant, dans les grands lits en bois clair, les babys, étourdis de fatigue et tout rouges, achèvent, les poings serrés, le dernier rêve de leur joli sommeil...

Quelques minutes encore et la vision fugitive du matin s'évanouira.

Déjà, sur les briques échauffées, le soleil plus haut marque en longues dents violettes l'ombre portée des balcons et des toits aigus. La chaleur descend des hautes régions, lourde, écrasante. Au fond des offices, où tintent les argenteries, naissent les premières suggestions de la faim. Les portes s'ouvrent, la digue s'anime, les flanelles blanches courent, les cerceaux roulent, les balles bondissent, les tambourins résonnent. Heyst est éveillé. Heyst déjeune.

La dernière minute du matin s'évanouit au cri du porteur des journaux, au tonnerre du premier train de Bruges, d'où s'échappe un joyeux vol d'étrangers, au premier murmure d'un piano d'où crépite un trille; et la mer, au loin, se tait pour laisser entendre quelques variations enfantines sur le *Carnaval de Venise*.

CE QU'ON VOIT D'INATTENDU SUR LA PLAGE DE HEYST



6. La bêche, avant
le bain.

Sont-ils gais ! sont-ils vifs, sont-ils vraiment babys tous ces adorables petits mirmidons qui sautent comme des talitres sur la plage de Heyst ?

Songez donc : courir, sauter, crier, pa-ta-ger, s'éclabousser d'eau et se saupoudrer de sable, à toute heure, sans aucune surveillance, et cela, pendant un mois entier, en compagnie de mille complices plus étourdis, plus roses, plus démons les uns que les autres !....

Et d'où vient, s'il vous plaît, que les bébés sont plus endiablés à Heyst que dans les autres plages avoisinantes ? D'une raison bien simple. Ils y sont libres, absolument libres, plus libres que n'importe où, pieds nus, la bride sur le cou.

A Ostende, l'enfant est étouffé, paralysé, ankylosé sur une digue presque trop étroite, ahuri par la cohue, par le mouvement des gros hommes, des petites dames, des larges voitures et des grands chevaux. Il est victime.

A Blankenberghe, devant une plage d'une demi-lieue, c'est l'excès contraire. Il est perdu. Se sachant surveillé ou, en tout cas, observé, il devient poseur : c'est-à-dire insupportable.

A Heyst, rien de tout cela. La plage est découpée par les brises-lames en vastes tranches, où la population enfantine se cantonne naturellement, se spécialise et se groupe suivant ses âges, ses sympathies, ses relations éphémères de table ou de cabines de bain.

— Où vas-tu, Jeannette ?

— Je vais avec Paul.

— Paul... qui ?

— Je ne sais pas.



7. Recherche des crevettes.

Et voilà Jeannette bien loin. Ainsi naissent, croissent et meurent les amitiés d'enfant, d'une cabine à l'autre. Ils sont mille comme cela, qui se tutoient et qu'on tutoie indistinctement, sans connaître rien d'eux que leur prénom et la couleur de leur corsage.

Pendant trois ans, j'ai suivi avec émerveillement sur la plage d'Heyst, les culbutes d'une petite fille ravissante, dont je ne connaissais absolument que le prénom d'Elisabeth ; et, depuis ces trois années là, déjà anciennes, je ne l'ai plus jamais revue. L'intimité des gens qui



8. A la découverte.

s'ignorent est une chose merveilleuse. Elle ne gêne personne. Elisabeth a peut-être bien aujourd'hui dix-huit ans. J'aime à croire qu'elle ne fait plus la culbute sur la plage. Son souvenir



9. Bredouille.

ne m'en reste pas moins vivace. Parlez-moi de la vraie liberté ! celle qui est exempte de toutes les curiosités et de toutes les jalousies provinciales !

Et ce qu'on s'amuse ! et ce qu'on se roule ! Vive le sable de Heyst pour construire des forts ! Ah ! que j'en ai vu là de terribles, tracés suivant toutes les règles de l'art, pour résister le plus longtemps possible aux envahissements de la marée,

montante ! Or, croyez bien au moins que ce n'étaient pas seulement des tout petits qui maniaient la pelle. J'ai toujours présent à l'esprit le souvenir d'une excellente famille de Bruxelles. Le père, M. B*** ; trois jeunes filles, très simples et



10. Filet à long manche.



11. Paresse.



12. Réflexion.

de l'esprit le plus distingué ; le frère aîné et des bébés charmants. Tous apportaient, dans cet exercice, un entrain féroce, bras et pieds nus. Quand l'animation fléchissait, le frère aîné entonnait un chœur de Mendelsohn à quatre parties contrepointées et toute la bande se remettait à bêcher en mesure, scandant, par un vent formidable, une somme de respirations et d'actions musculaires à essouffler un bœuf. Et, tous les jours, à la même heure, cette excellente famille reprenait cette œuvre de Sisyphe, absurde et charmante, démolie la



13. Le filet à manche court.



14. Les petits tas.



Les petites robes.

nuît et rétablie le jour, plus large et plus solide le lendemain que la veille. Quelle hygiène, grand Dieu ! Mais aussi, quels bains salutaires, à onze heures, et quels coups de fourchettes à midi !

Le charme de Heyst, c'est que chacun s'y sent chez soi, en face de tout le monde. Point de coquetterie ; point de pose ; point de ces milles façons d'être, inventées à plaisir pour rendre insupportables les hasards de l'intimité. On y vit en

veston de flanelle et en espadrilles. Aucun luxe ; de l'élégance autant qu'on veut, et point du tout, si on la redoute. Un bon et brave laisser-aller honnête et franc, bourgeois, dans l° bon



16. Lancement du canot.

sens du mot. La vie de famille, plantureuse, indépendante. Point de cancans et aucun snobisme ; l'air, le soleil, la vague, le bien-être, un appétit de fauve, l'océan pour se baigner, la digue pour marcher, la plage pour s'asseoir, la dune pour se rouler et dormir. Voilà la véritable volupté de ce petits pays primitif, celle du Heyst d'il y a dix ans seulement.

Doux Heyst familial ! que Dieu te garde des Sociétés financières et du carnaval des grandes distractions mondaines !

Oui, c'est bien là le paradis des enfants de tous âges, depuis ceux de six mois, qui têtent, jusqu'à ceux de quatorze,



17. Conversation sur la plage.

qui ne marchent qu'en tournant le nez, à droite et à gauche, pour voir si on les regarde. Passé la digue de Heyst, les enfants n'ont plus d'âge ; filles ou garçons adoptent — je parle des tout jeunes, les seuls vêtements qui permettent de se désarticuler à loisir dans le sable : le jersey, le maillot ou la blouse. Tous pieds nus, tous cols nus, tous bras nus et les jambes en l'air ; il faut voir cela. Des chapeaux invraisemblables, un seau, une pelle et un filet à crevettes ; en voilà plus qu'il ne faut pour patauger, six heures durant, dans la lame, au grand émoi des mères qui finissent toutes par en prendre leur parti. Enfants et mères ont raison : il faut bien faire quelque chose, pour occuper les femmes de chambre et les blanchisseuses,

La plage de Heyst est, d'ailleurs, celle du monde où l'on rencontre, plus que partout ailleurs, trois choses : des enfants, des nourrices et des ecclésiastiques. Le lien qui rattache le premier de ces trois éléments aux deux autres, si disparates qu'ils soient en apparence, est des plus simples. La nourrice est, dans les familles catholiques et fortunées, l'alpha de l'éducation dont l'ecclésiastique est l'oméga. Et j'ai vu, chose rare ailleurs, des alphas très maigres et des omégas très gros, qui se baignaient côte à côte, sans préjugés comme sans malice. En outre, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu, sur une plage, le vent se jouer plus impertinemment des ailes de bonnets blancs et des bords de tricorues noirs. Quand le *surouest* s'en mêle, ce ne sont plus seulement les coques et les chapeaux, ce sont les pèlerines, les longues pelisses à manches et les douillettes à larges plis qui dansent une sarabande effrénée. Allez sur n'importe quelle plage : vous verrez peut-être d'aussi curieuses choses ; mais, pour sûr, vous ne verrez pas cela.



18. Sur la jetée de sable.

AU DELA DES CABINES

Le joyeux bain qu'on prend à Heyst ! Point de façons, point de cérémonies. Un réel bon marché, ce qui ne gâte jamais rien. Le doux sable ! la belle lame !

A la bonne heure ! Au moins, ici, on entre dans l'eau tous ensemble, à la suite, en bande, comme des canards : la maman devant, le père à côté, les enfants derrière. Pas de fanfreluches, pas de ceintures. Chacun apporte, de sa ville ou de son village, le costume vulgaire qui sert, le restant de l'année, pour les bains d'eau douce ; et l'on affronte la lame, tout de go, en criant un peu, comme toujours, parce qu'il faut bien

marquer quelques petits frissons. Mais, le premier moment passé, ce ne sont plus que franches rondes dans la vague. Tout le monde à la mer ! les vieux, les jeunes, les nourrices, les militaires, les collégiens, les orphéonistes, les ecclésiastiques. Ah la jolie mêlée...

— Comment ! les ecclésiastiques se baignent ?

— Eh oui, certes ! Et cela me rappelle même une vilaine plaisanterie qui advint à trois d'entre eux, dont de méchants



19. Le bain, à Heyst.

garnements retournèrent la cabine, le dos à la mer, pendant que les abbés se baignaient, ce qui les laissa fort désemparés, tous trois, au sortir de l'eau ! A Heyst, en effet, pas de chevaux comme à Ostende, pour vous voiturer jusqu'à la vague. On pousse à bras la cabine, le plus près possible de la mer. Descendez, et retrouvez-vous en sortant comme vous pourrez ! Il faut retenir exactement le numéro de sa voiture ; sans quoi... on reste en détresse et en maillot, tout mouillé, sur le sable. Le supplice des trois victimes dura plus de dix minutes. Ce fut une brave baigneuse, Marie Vande Pitte, qui les tira d'embarras.

Et cela devait être. Marie Vande Pitte était la plus alerte et la plus accréditée parmi toutes les loueuses de cabines. Elle mérite même, dans ces notes, une mention et un croquis, bien qu'elle ait déserté la plage pour vivre en rentière. Marie Vande Pitte n'est point laide. Elle a de beaux grands yeux noirs et des dents magnifiques. Elle rit toujours... Avec cela, on n'est jamais laid. Est-elle jolie? Non. Est-elle jeune? Qui le sait? Elle a dû garder longtemps quelque sentiment au



20. Récalcitrant.

cœur... Ce sont là ses affaires et je n'y veux point toucher. En tout cas, voici des années qu'elle est mariée. Elle n'a pas voulu épouser un pêcheur, mais un bon ouvrier. Son mari est charpentier, constructeur de chaloupes. Tout au bout du village, passé la brasserie, à droite, vous trouverez la maison qu'elle acheta sur ses économies, et qui n'est pas sa seule propriété. En vérité, sa spécialité, c'était et c'est encore d'avoir une torpille dans la tête et le feu dans le ventre. Petite, maigre, hâve et cuivrée par le hâle, coiffée d'un chapeau de paille monumental, elle se démenait comme quatre,

pour attirer la pratique et comme dix, pour la retenir. Elle était toute à tous. Les jours de forte marée, c'était une petite fée énergumène, un gnome. Elle avait des allures fantasti-



21. Lecture.

ques, sautant, torchonnant, lavant, poussant, la croupe à la mer, ses cabines contre la digue, serrant entre ses genoux ses jupes retroussées jusqu'aux mollets, triant les maillots, portant les bains de pieds; tout cela, les narines en l'air et les dents fendues par un large rictus. — Marie, mon bonnet! Marie, ma ceinture! Marie, une cabine! Marie, une chaise! — Si l'on n'entendait pas cinquante « Marie! » dans une minute, on n'en entendait pas un.

Les places des baigneuses se tirent toutes les années au sort. Pendant deux ans, Marie Vande Pitte n'avait pas eu de chance. Ses cabines furent reléguées tout au bout de la digue. Si la plage y perdit, elle y perdit plus que la plage.

Elle se repose aujourd'hui, cultive son petit jardin, touche

ses loyers, et va, quelquefois encore, en compagnie de son mari, s'égayer aux kermesses voisines où elle danse comme une perdue.



22. Les terrassements.

Mais son souvenir est resté vivant et ses clients de la lame regrettent presque de lui voir des rentes.



93. Lisette.



24. Marie Vande Pitte, ancienne baigneuse de Hyst

OU SONT LES PROMENEURS ?

DEUX kilomètres de digue, depuis Heyst-Ecluses jusqu'au Kursaal. C'est-à-dire une promenade toujours belle et nette, au grand air de la plage, que peut-on désirer de plus ?

Le Kursaal de Heyst, autrement dit, le grand hôtel de M. Wayembourg, a été l'objet de nombreuses reconstructions. Chaque année, on le remanie, pour, de plus en plus, y introduire de nouveaux attraits pour sa clientèle. Dans ce monument fort bien situé et qui finira, si Heyst s'allonge, par être au centre de la digue, j'ai vu naître jadis la bonne humeur de M. Wayembourg père, et celle du fils qui lui a depuis succédé. Le Kursaal n'est point une œuvre d'architecture rare ; mais on y trouve, comme dans tous les grands hôtels de Belgique, la somme de confortable que les visiteurs étrangers recherchent dans leur séjour balnéaire, — plus peut-être que dans leur intérieur habituel.

Heyst est une station de gens paisibles. On y dort tôt et longtemps. Aussi, point de grands bals, point de bruyants concerts ; de simples et jolies auditions. Le Kursaal a une large terrasse vitrée où l'on déjeûne, où l'on dîne, où l'on prend le café, où l'on fait, le soir, la partie de cartes ; un salon où l'on a donné longtemps de petites sauteries de famille, au son d'une invariable orchestrion, sous la direction d'une maîtresse de danse. M. Wayembourg, qui perpétue les souvenirs de son père, anime son établissement par sa cordiale obligeance envers tous les baigneurs.

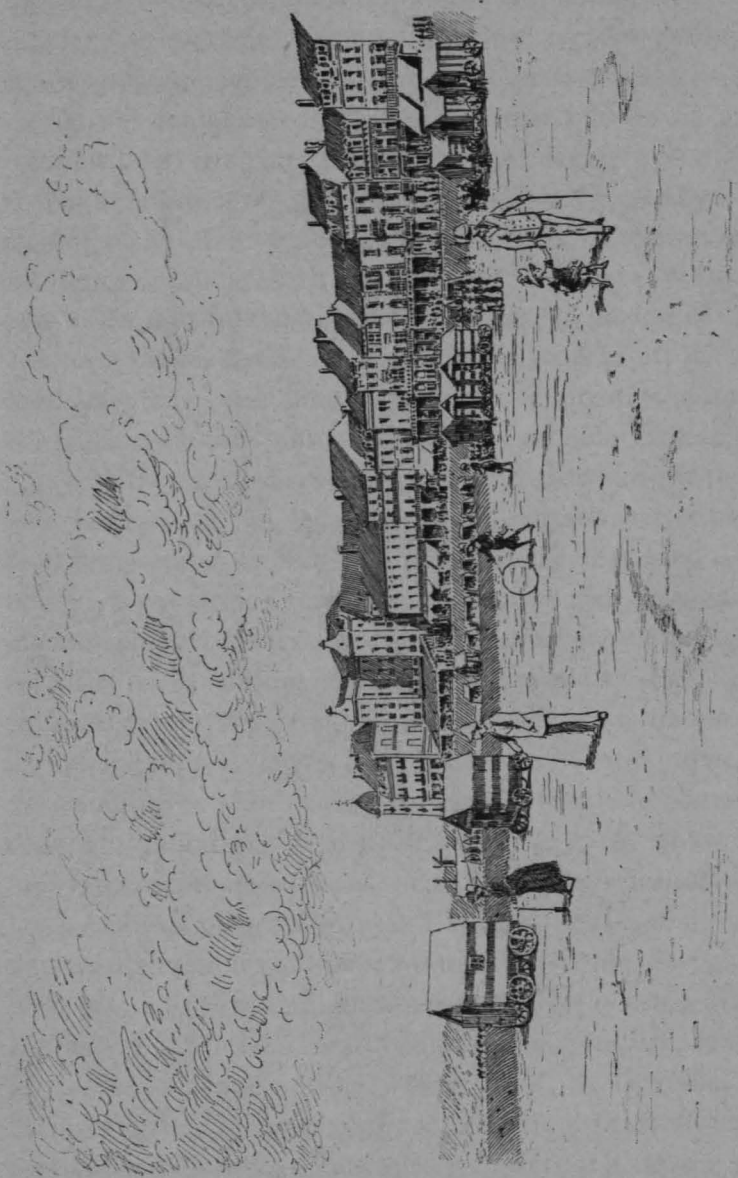
A de rares intervalles, des artistes en tournée offrent une soirée musicale payante, à des prix toujours modérés. Tout se

termine d'ailleurs vers dix heures. Point de bruit qui dure. Les familles logées au premier étage protesteraient immédiatement. Les jours où les enfants sont admis à danser, les grands jeunes gens et les jeunes filles — même celles de la ville — profitent de la tolérance. Les sociétés étrangères et indigènes s'y mêlent parfois dans la plus expansive des confusions et j'y ai vu éluder, — mais peu souvent, — jusqu'à une heure assez avancée de la soirée, les interpellations des dormeurs.

Comme il n'y a de grands bals nulle part à Heyst, on danse un peu partout ; chacun chez soi d'abord, et Dieu sait s'il y a, tant sur la digue que dans la ville, des villégiatures particulières ! Puis, chaque hôtel a son piano, qui sert, entre baigneurs et baigneuses, à des sauteries intimes, les plus charmantes de toutes.

La clientèle du Kursaal est surtout composée d'aristocratie belge et étrangère. Nous avons vu souvent, dans les pavillons qui en formaient les annexes extrêmes, la comtesse de Flandre et le prince Beaudoin, dont les superbes attelages animaient pour quelques jours les rues silencieuses du petit village. Le prince Victor est parfois aussi venu demander à Heyst le secret d'un incognito paisible. Aujourd'hui, la digue s'étend dans la direction de Knocke. Elle s'est récemment allongée de quelques centaines de mètres sur lesquels de spacieuses et luxueuses villas modernes ont pris position, au-delà du Kursaal. C'est une spéculation qui risque de modifier en quelques années l'allure encore familiale de cette jolie retraite balnéaire.

La digue est surtout charmante par la variété de style et le bon goût d'ameublement de ses constructions. Tous les genres s'y côtoient. Une villa, à Heyst, est une variation plus ou moins habile sur ce thème presque invariable : cuisines au sous-sol ; péristyle et salle à manger au rez-de-chaussée, communiquant avec le salon. Au premier étage, les chambres à coucher, avec balcons. Au-dessus, les chambres d'enfants et celles d'amis. En haut, les chambres du personnel domestique.



25. La plage de Heyst en 1885.

Ch. L. L.

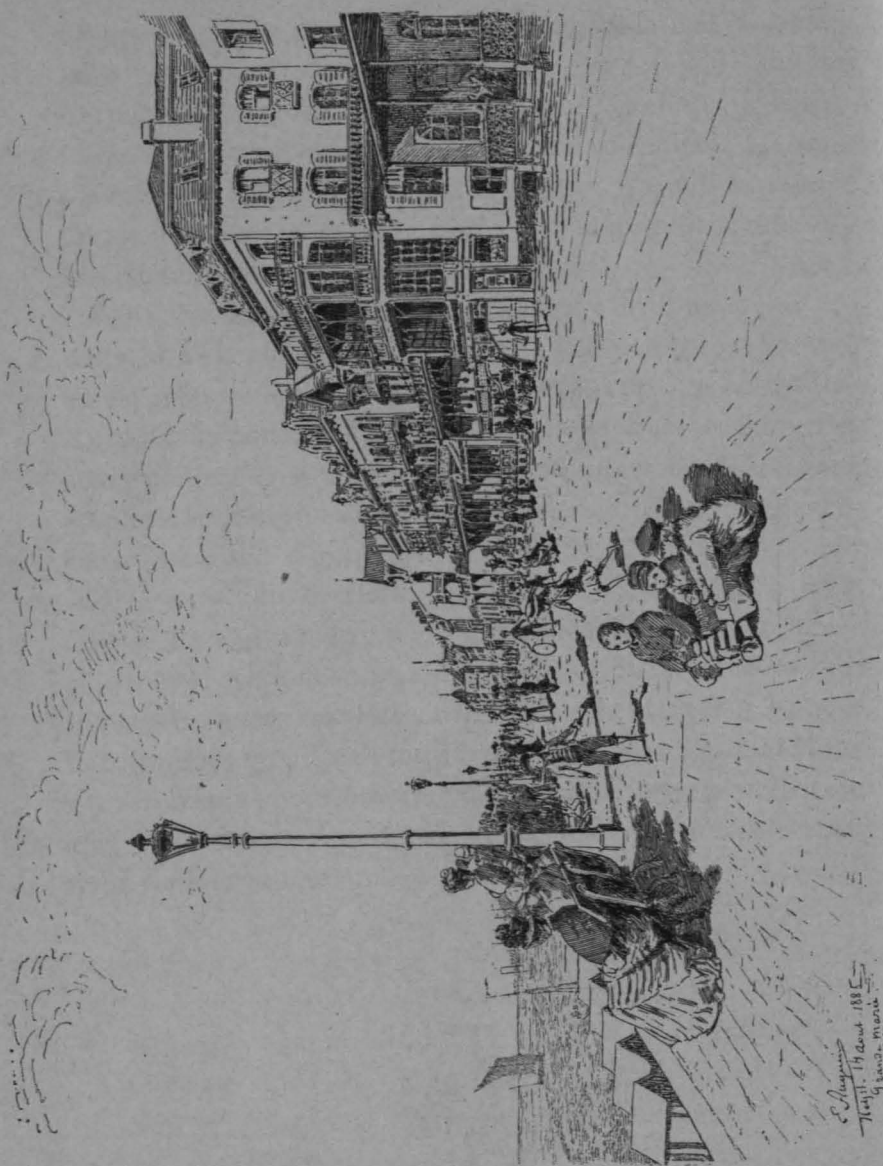
La largeur des façades varie de dix à vingt mètres. C'est plus qu'il ne faut pour créer de petites merveilles d'élégance et de légèreté. Le bois découpé, les balustres, les colonnettes peintes, la brique se marient pour composer des façades gothiques, mauresques, espagnoles, suisses, italiennes, coiffées de toits suraigus et dentelées comme des volières. Laisser un grand accès au soleil et à l'air, tout en gardant des défenses contre le vent et la pluie, tel est le problème général posé et gracieusement résolu dans ces jolies architectures. Au mouvement des lignes se joint l'esprit de la couleur. Toutes ces villas sont peintes en tons très sémillants où s'épuise la palette des gris, des verts clairs, des lilas, des chromes tendres et des roses thé. Jetez sur cette jolie perspective le prestige d'un ciel éblouissant et vous aurez la surprise aimable et gaie de la digue de Heyst, avec ses cafés, ses bancs, son kiosque roulant pour la musique, ses deux aubettes à journaux et son bureau pour les coupons de bains. Comme au bord de la mer, il y fait bon vivre, pour les intellectuels fatigués. Sur la plage, les divertissements de large envergure : le croquet, le lawn-tennis, les forts, les cavalcades. Sur la digue, les petits jeux : le cerceau, les grâces, les cerfs-volants, la balle au tambourin, et les inévitables bicyclettes. Dans l'après-midi, vers cinq heures, c'est une impression exquise et reposante que le contact de cette vie enfantine, de cette lumière, de cette jeunesse en mouvement perpétuel, sans rien qui rappelle les afféteries, les poses des plages voisines. L'intérêt de Heyst n'est pas dans la distraction continue, comme à Ostende. Son charme n'est pas dans l'accumulation des spectacles comme à Blankenberghe. Il est dans l'expansion, naturelle et libre, de toutes les joies de bonne société ; dans l'oubli de la veille, dans l'imprévoyance du lendemain, dans la vie à l'état de nature, corrigée par toutes les courtoisies du véritable savoir vivre. Les plus grandes fortunes pourraient y faire étalage de luxe. Elles se refusent ce petit raffinement de vanité et se gardent d'effrayer les bourgeois modestes. Chacun maintient ainsi

son rang et sa place, sans réserve blessante, sans familiarité de mauvais aloi, en rejetant toutefois bien loin ce masque de banalité écœurante qui est la plaie des intimités éphémères. Chaque année, la digue s'étend un peu plus loin et le confortable s'y accroît à chaque saison. Au-delà du magasin Carpentier-Francotte (providence des mères en quête de costumes de bains, d'espadrilles et de jouets d'enfants), est venu s'établir un confiseur, un vrai confiseur, qui fait la joie de toutes les petites et même des grandes gourmandes. — Demandez plutôt à mademoiselle Tytgat.

Jadis, les hôtels se limitaient à l'hôtel du Phare. Puis, le Kursaal s'est construit, réservant la rue des Dunes comme voie d'accès de la station à la plage. Depuis dix ans, au-delà du Kursaal, suivant une longueur de cent mètres, de nouvelles constructions se sont élevées, qui sacrifient à une certaine emphase architecturale la primordiale simplicité des devancières. La digue se prolonge. L'Hôtel du Phare a surélevé et décoré sa façade, derrière laquelle s'étale une superbe table d'hôte. Le Kursaal a appuyé sa véranda sur de magnifiques colonnes et accru la surface de tous ses salons. Ainsi le veut le progrès. Avant un siècle, Blankenberghe, Heyst et Knocke ne formeront qu'un seul tout, à travers le port d'escale. Nous n'y serons plus pour le voir; mais, si nous devons vivre cent ans, nous irions peut-être alors, mais alors seulement, nous reposer ailleurs.



26. Sans-gêne.



L. Auguste
19 août 1885
9 ans 2 mois

27. Maisons des familles, sur la digue de Heyst.

LA MAISON DES FAMILLES

C'EST une bien bonne chose que savourer sa demitasse à cent mètres de la vague, par un vent rageur de grande marée, et pouvoir rouler à loisir une bonne cigarette de touriste, sans payer sensiblement plus cher ses consommations que dans un simple café de grande ville ! Connaissez-vous une distraction meilleure et plus innocente ?

Voilà ce que vous offre Heyst tous les jours, vers deux heures de l'après-midi. A Ostende, les prix sont inabordables ; à Blankenberghe, le tarif bien qu'encore élevé, a baissé un peu. A Heyst seulement, il devient raisonnable. Aussi, de deux heures à trois, sous les grandes toiles bises des vérandas, toutes les tables de la digue sont occupées.

Combien y a-t-il de terrasses ? Dix peut-être, outre celles des villas : le *Kursaal* d'abord, l'*Hôtel de la Plage*, l'*Hôtel Royal*, l'*Hôtel Bodega*, l'*Hôtel de Flandre*, la *Maison des Familles*, l'*Hôtel du Phare*, qui se disputent la clientèle à tour de rôle. Chaque terrasse a ses habitués. Les trois plus fréquentées sont le *Kursaall*, l'*Hôtel du Phare* et la *Maison des Familles*.

Cette dernière m'a toujours séduit ; j'en garde un cordial souvenir. Outre qu'elle est d'un aspect gracieux, le courant des idées qu'on y échange est plus conforme que partout ailleurs aux habitudes d'esprit des Français et, en particulier, à celui des Parisiens devenus, hélas, de plus en plus rares.

C'est le rendez-vous habituel des jeunes, des bons vivants, des hommes politiques ou littéraires, des artistes. Quand j'ai dessiné la digue de Heyst, en plein soleil, une après-midi de grande marée, j'ai voulu que cette maison, à l'angle de la rue des Flamands, fût particulièrement en vue. La mémoire a aussi ses dettes. La mienne datait de plusieurs années, de bien avant le passage de cette maison aux mains de sa très aimable propriétaire actuelle. Voilà mon croquis terminé et ma dette acquittée.

Par sa blancheur de jeune vierge, la *Maison des Familles* tranche sur toutes les autres de la digue. Prémunie contre la violence des rafales par des garnitures de bois, du côté du sud-ouest, d'une construction simple et légère, elle est gaie à l'œil et met en bonne humeur tous ceux qui vont demander à ses fourneaux la saveur d'un parfait moka. On y cause, on y devise, on y fume, on y rit. On y écoute surtout et on y profite beaucoup dans la conversation des hommes d'esprit qu'on y fréquente. Que de croquis on y pourrait faire ! La figure curieuse de l'ancien maître de la maison, M. Decorte, eût déjà, à elle seule, mérité quelque étude. A cette époque, le temps m'a manqué. Elle eût aisément trouvé place dans un de ces romans maritimes, où la fantaisie de l'auteur aime à introduire quelque armateur brave, avisé, parlant peu, mais toujours à propos, consulté par ses concitoyens dans tous les cas importants, statuant avec prudence, mettant au profit des pilotes ou des passagers, une expérience de trente années, et, dans sa commune, la longue pratique des fonctions municipales. Mais ces souvenirs datent d'environ dix années.

C'était un type intéressant et rare que celui de Decorte, propriétaire de la *Maison des Familles*. Il avait beaucoup vu, beaucoup lu, connaissait à fond les mœurs des pêcheurs. Je lui dois un grand nombre d'observations que j'ai reproduites dans la première partie de cet ouvrage. C'est en l'écoutant, en l'interrogeant, en notant ses impressions, que j'ai pu recueillir beaucoup d'éléments de cette modeste notice, parti-

culièrement difficile à composer — j'en fais l'aveu — pour un voyageur d'occasion qui ne connaît rien de l'idiome flamand. C'est cette maison qui m'a révélé la vie maritime de ces équipages, inconnus de moi la veille. C'est, d'autre part, la sœur Ignace, directrice des écoles de Heyst pendant plus de vingt-cinq ans, qui m'a traduit le langage des femmes de pêcheurs, et m'a initié peu à peu aux mystères de leur vie de famille. J'ai pu ajouter ainsi quelques piquants détails aux intéressantes monographies de M. Bardin et aux études de divers spécialistes de mérite, auteurs d'œuvres déjà anciennes. Je leur dois donc à tous un large tribut de gratitude.

Voilà pourquoi je revois avec plaisir — en pensée du moins — la terrasse où, longtemps, les deux jeunes filles de M. Decorte m'ont gracieusement versé le bon café brûlant, couronné de fine champagne. Qui n'a connu, à Heyst, leur allure franche, décidée, bon garçon et leurs fraîches couleurs ? Qui ne se rappelle la mine épanouie de Madame Decorte, maîtresse femme, hôtelière hors ligne, soignant à la fois sa clientèle du jour et ses intérêts du lendemain ?

Sur ce fond de mouvement, de vie intense et de santé florissante, se détachait la figure anguleuse et hâlée, presque ascétique, de Decorte, silencieux, méthodique, fumant sa pipe, les yeux tournés vers la mer, répondant laconiquement aux questions des clients sur le vent, la pluie ou la hauteur barométrique ; réservant ses expansions pour l'examen des questions du jour : celles qui touchaient à la politique générale ou aux intérêts de la petite ville dont il avait été longtemps l'échevin.

Le souvenir de ce café type, où j'allais feuilleter des photographies, restera forcément dans ma mémoire. Bien des années encore, à côté du profil de M. Decorte, émacié comme le saint Jean de Quentin Metzys, je verrai briller les yeux vifs et les joues rubicondes des demoiselles Decorte. — Celle qu'on appelait M^{lle} Coralie est depuis longtemps mariée. — Je les revois toutes deux, versant le café la main haute, et

souriantes aux vieux abonnés militaires, tandis que le vent s'engouffrait follement dans leurs tabliers écossais, à bavettes et à ganses écarlates.

Bien loin sont déjà tous ces souvenirs !

Quelques-uns se les rappelleront-ils ?

Les curiosités piquantes vont aux générations nouvelles, aux hôtelières bien en vue. Tant mieux, quand celles-ci perpétuent — comme c'est ici le cas — les habitudes d'aménité, d'obligeance et de cordialité gaie, qui sont le cachet d'une maison, et dont la propriétaire actuelle ne laisse point fléchir la bonne réputation !



28. Partis !

PARTIS !

C'EST lundi, jour de départ.

Le soleil dore de lueurs tendres les horizons de l'île Walcheren. De fins nuages courent, rapides, d'un bout à l'autre du ciel égal et limpide. Une brise un peu crue plisse la mer de frissons. Des mouettes blanches vont se poser sur de lointains brise-lames. Au-delà du Kursaal, en face les dunes, la plage s'anime, couverte de curieux, d'enfants, de femmes.

Une quarantaine de barques sont rangées, toutes parallèles,

sur le sable, rondes, sans quille, semblables à ces jouets d'enfants qu'on forme d'un sabot et de deux brins d'osier. Leurs pavillons frétille au vent. De petites taches, noires et rouges, papillotent à l'entour des coques; c'est l'équipage qui replie, pour le départ, les filets et les voiles mises à sécher depuis le samedi soir. Sur la digue, des pêcheurs, chargés de grelins et de rèdres, s'en vont, soutenus par leurs femmes, marquant leurs oscillations du choc de leurs sabots blancs, les yeux encore noyés dans le cauchemar d'une ivresse brutale.

J'ai décrit autre part les détails de cet embarquement (1), leurs incidents pour la femme comme pour le mari.

Ils font, bras-dessus bras-dessous, quelques tours par la ville, s'arrêtant au seuil de tous les estaminets. L'épouse ne lâche point l'époux. C'est le pain de la semaine qu'elle défend. Il ne faut pas qu'il disparaisse en dépenses d'alcool.

Les voilà de retour à la plage. Le pêcheur se défend. Il songe à la beuverie de la veille. Ses yeux se ferment encore... Pourquoi partir? Pour toute réponse, un bon seau d'eau de mer lui fouette le nez; et, pendant qu'il se débarbouille, deux camarades moins ivres l'empoignent. On lui met de force les pieds sur les saillies de bois qui servent d'échelle. Tiré d'en haut, poussé d'en bas, le voilà dans la barque.

Ou bien c'est fini, si le vent de mer et le roulis l'ont dégrisé subitement; et alors : à la manœuvre ! ou bien l'ivresse continue, cette fois furieuse. Longtemps, dans le bateau secoué par le flot, on n'entend que des cris rauques, étouffés, le bruit sec et mat des sabots frappant sur des crânes ; cela peut quelquefois durer ainsi une ou deux heures, tant que le plancher reste immobile. Dès que le roulis se produit, l'ivresse s'évanouit. Le pêcheur revient à la santé, à la raison, au devoir. Il est temps de songer au départ. Il redevient admirable.

Toutes les chaloupes appareillent ensemble. Les femmes apportent le paquet habituel, le pain, la graisse, les bas de rechange, le manteau roulé. On embarque les paniers à pois-

(1) Voir t. I, *Les Pêcheurs flamands*, p. 45 et suiv.

sons. La mer monte. Déjà les coques sont à flot. La même lame les enlève maintenant et les laisse retomber toutes à la fois. C'est le rythme de l'Océan qui les berce. Encore une demi-heure et l'on partira.

Enfin, une vergue se dresse le long d'un mât central; puis deux, puis quatre. Une ancre dérape. On la lève et, déjà, la première voile gonflée quitte le bord. Toutes les autres la suivent, à dix minutes près, gardant entre elles, au départ, une distance de cent mètres qui va grandissant avec l'éloignement de la terre.

Une fois plus au large, on déploiera la seconde voile et les chaloupes seront pourvues de leurs deux ailes. Elles couvriront la mer de jolies taches bises. Leurs ondulations donneront à la grande surface le charme du mouvement et de la vie.

Elles s'en vont, ainsi qu'une bande de grands oiseaux, et décrivent sur la nappe immense de longues courbes parallèles, obéissant à une commune manœuvre, parfois toutes penchées d'un même angle sur l'horizon, se redressant toutes ensemble; puis, elles disparaissent à tour de rôle, dans la brume grise qui les enveloppe et les noie.

Longtemps, debouts, immobiles, en face du Kursaal, les vieux pêcheurs invalides les suivent du regard, les jambes écartées, les mains dans leurs poches, le torse au vent. Quand personne ne les voit plus, eux, les aperçoivent encore. Ils se retournent alors vers les femmes qui devisent, droites dans leurs jupes à larges plis, gercées, sous leurs coiffes blanches à rubans noirs.

Les vieux étendent le doigt vers un point de l'horizon et disent en patois flamand: « C'est là qu'ils sont ».

Contentes, sur la foi de ce dire, les mères rentrent l'une après l'autre. A l'enfant, resté seul et qui crie, enfermé dans sa chaise de bois, elle donne la bouillie de pommes de terre et le poisson sec qui pend à la porte de la petite maison, dans la rue des Crevettes. Le veuvage durera deux ou trois jours, et, peut-être, la semaine entière, s'il fait mauvais temps.



29. Coucher de soleil, à Heyst.

COUCHER DE SOLEIL

PAS un souffle de vent. Du côté de l'Est, de laiteuses vapeurs dissimulent l'horizon sous un voile d'indigo tendre. Jusqu'aux dernières limites où le regard se perd dans la mélancolie d'un ciel gris, la mer, glauque, sommeille, plate, douce, invitante. Aucune vague. A de longs intervalles, une haleine faible, venue du large, soulève péniblement de très épaisses rides rousses, mélange d'eau et de sable. Le flot grossit, avance, se frange d'un bout à l'autre d'une dentelle fine, se déroule enfin pesamment et meurt en larges nappes, sur le sable où sa mousse accroche aux coquillages une neige d'écume. La dune, illuminée, profile jusqu'aux confins de la Hollande ses virginales pâleurs. A ses pieds, le sable étale un tapis immense et doux où les longues ornières des caravanes

dessinent des arabesques ponctuées jusqu'aux mystérieuses solitudes de Knocke.

A l'Ouest, le soleil tombe lentement dans un éblouissement de vapeurs cuivrées. Largement étendu comme un crêpe sur la moitié du ciel, un écran de brumes violacées masque l'horizon. La mer, toute autre, caresse le regard par de miroitantes clartés. Juste au-dessous du soleil, sa nacre se brise en mille éclats fulgurants. Les reflets d'en haut allument et découpent dans son opale les irrisations d'un colossal incendie.

A mesure que l'heure s'avance, l'orbe du soleil se déforme. Il s'élargit avant de disparaître; et, pendant cette lutte des dernières heures contre les résistances de l'air, tout s'assoupit, s'efface et meurt, vaincu par l'envahissement de l'ombre. Les villas aux balcons brodés d'or et de carmin, les cabines bariolées, la digue, au ton de chair hâlée, disparaissent à tour de rôle, se confondent, noyées dans la griserie d'un ton général doux et délicat, celui du crépuscule des choses. Seuls, les brise-lames, baignés de larges flaques d'eau, se détachent en multiples horizons sur les dernières clartés de la mer, poussant très en avant du rivage leurs masses régulières, acérées comme la gigantesque denture d'une victime toujours en défense contre le réveil d'un monstre endormi, mais redoutable, qu'elles surveillent, — l'Océan.

Le long des minces escaliers de bois, montent et descendent les filles de cabines, aux jupons courts, aux jambes brunes; dernières palpitations de la vie de la plage qui s'éteint sans bruit. Les carillons d'hôtels ont sonné le rappel des frivoles affamées et des bandes joyeuses d'enfants. Ils rentrent. Les groupes se pressent autour des mères appesanties par le désœuvrement d'une longue journée, et les lampes électriques, sur toute la longueur de la digue, s'allument derrière les péristyles ajourés.

Par les portes larges ouvertes à la brise de mer, on entrevoit des familles attablées dans un apaisement intime: à

travers les vitres d'hôtels, le long d'interminables nappes blanches, des faces rubicondes d'enfants, des torsos de cavaliers en vestons sombres, des tailles de jeunes femmes en corsages clairs, dont les bustes se renversent, s'inclinent, se penchent, pour de furtives causeries couvertes, heureusement, par le bruissement du service... Des silhouettes de serveurs cravatés de blanc circulent, avec un empressement lourd, autour de larges tables garnies de tranches saignantes.

Au dehors, c'est le silence. La plage est déserte à perte de vue. Sur la digue, debout, près des kiosques, ou bien effondrés sur un banc, de vieux pêcheurs, insensibles à cette gaîté factice des estomacs, masquent l'horizon de leurs formes épaisses et noires. Là-bas, près du Kursaal, encore quelque mouvement; un juron guttural, le bruit d'un bâton tombant, sec et dru, sur une échine à vif; le clapotement d'un âne qui revient de Knocke et trotte, en retournant à son écurie.

Puis, plus rien.

Et, tandis qu'au fond des villas, les rires deviennent plus clairs sous la clarté des abat-jour japonais, tout au dehors, — la grève, la digue, les rues, les maisons de pêcheurs, où les enfants dorment tôt, en l'absence du père, — s'appesantit dans l'assoupissement du silence. Seule, la mer, très au loin, continue le rythme de son insensible bruissement, vague et profond, comme une caresse du vent sur le front des lointaines forêts.

C'est le soir.

C'est l'heure où l'on n'aperçoit plus au large que les trois étoiles, rouge, verte et jaune des phares du Veelingen, de Knocke et de Blankenberghe, en attendant qu'à la nuit noire, une fois le soleil disparu, les vérandas des hôtels laissent éclater sur la digue les vibrations de larges clartés.

RASOIRS ET POTS-POURRIS

N'ALLEZ pas à Heyst demander les émotions d'une autre symphonie que celle de la mer.
Heyst n'a donc pas de fanfare ?

Plaisante question ! Y a-t-il en Belgique un village qui n'ait pas sa fanfare ?

Un seul Belge suffit pour fonder une école catholique. En survient-il un second ? celui-là fonde une école laïque.

Se rencontrent-ils ? ils créent un orphéon. Ne demandez pas pourquoi. Ces choses-là sont dans le sang. Les Belges tiennent de la France le goût de la liberté et de l'opposition constitutionnelle. Ils tiennent de l'Allemagne l'habitude des associations, musicales ou autres, qui, comme la langue d'Esope, ont leur bon et leur mauvais côté.

Donc, Heyst a une fanfare, une bonne petite fanfare de famille, suffisante pour balancer une mazurka ou dévider une valse. Aux grands jours, elle hasarde un de ces morceaux démesurés de longueur et d'un goût fort discutable, qualifiés en Allemagne du nom français de : *Pot pourri*. C'est tout ce que ces méli-mélos ont de français. Jamais on n'imaginerait des accouplements plus inattendus que ces menus variés, présentés au public avec l'autorisation de la police locale. La prière d'Elsa du *Tanhaüser* s'enchaîne, sans transition, avec le galop d'*Orphée aux Enfers*. L'air de la prison de *Fidelio* s'interrompt pour laisser place à la ronde du *Tambour-Major*. Le duo de *Lohengrin* est couronné par le quatuor de *Joséphine vendue par ses sœurs* et la marche du *Prophète* par celle d'*En revenant de la revue*.

Ces associations étranges me remettent en mémoire une institution scolaire où j'ai préparé mon baccalauréat ès-sciences. Cette pension avait son siège rue de l'Odéon, je n'en dirai pas le numéro. C'était quelque chose qui rappelait assez



30. Un ancien chef de fanfare de Heyst.

fidèlement le Gymnase Moronval immortalisé par Daudet. Le samedi, une inoubliable cuisinière — qui s'appelait Madame Egler — noyait, dans un roux pernicieux, tous les détritits inemployés de la semaine : morceaux de joues de bœuf, boulettes de pain roulées, queues de gigot, olives, cœurs de veau haché, abattis, fragments de morue, gras-double ; on appelait cet ensemble le plat de *Récapitulation*.

J'avoue que je n'ai jamais pu voir figurer sur une affiche l'annonce d'un « pot-pourri » étranger, sans songer aux « récapitulations » de cette douce Madame Egler.

Qu'on ne croie pas pourtant que la fanfare de Heyst ait jamais eu le monopole de ces excentricités de liquidation musicale ! Chacun sait qu'ils sont d'un usage courant partout, sauf peut-être en France et en Italie. Je ne songe donc point à faire le reproche au chef de fanfare de Heyst d'avoir joué ces arlequins mélodiques. Comment aurait-il pu se dérober à la routine des orchestres d'outre frontières ? Il n'est pas de ville d'eau des bords du Rhin, de Strasbourg à Cologne, où l'on ne soit exposé à subir cet écartèlement de l'attention et du goût. La fanfare de Heyst a suivi, dans l'origine, et suit sans doute encore le préjugé de tous les merveilleux chefs d'orchestre de ces pays. — Voilà tout.

Je n'en ai donc jamais voulu à son chef. C'était d'ailleurs, il y a quelques années, mais ce n'est plus aujourd'hui, M. Verschoore, un excellent homme, qui cumulait les fonctions multiples et également délicates de barbier, d'encadreur, de trombone à coulisse solo et de directeur de la fanfare. Son poignet et son coude, doublement agiles sur le menton du client et sur les traverses métalliques de ses tubes, attestaient l'égale habileté de ses diverses méthodes. Ses yeux clairs, honnêtes, placides, témoignaient de son tempérament simple, toujours égal à lui-même. C'était un homme doux, marié à une femme agréable, méritante personne, tirée au cordeau, fraîche de figure et coiffée d'un joli béguin noir. J'aimais à me faire raser par lui ; j'aimais à laisser choisir mes savons par elle. Il est cependant vrai qu'en livrant ma tête à ce digne et fort estimable chef de fanfare et en m'asseyant sur son fauteuil opératoire, j'ai quelquefois ressenti de vagues appréhensions ; surtout un jour d'exécution solennelle où j'avais cru remarquer que, le matin, sa lame avait machinalement esquissé sous mon nez le rythme à deux temps d'une polka de Farbach très populaire, affichée pour le festival de la journée.

C'étaient là, je le reconnais, pusillanimités de jeunesse, suggestions absurdes, dont je m'accuse. Elles ont, du reste, disparu, depuis que M. Verschoore a renoncé modestement au bâton du chef. Je lui dois d'ailleurs cet hommage, que, tout en restant excellent trombone, il n'a pas cessé d'être parfait coiffeur. Son excellente femme lui a donné cinq beaux enfants, dont les deux aînés l'aident déjà, comme leur mère, dans le maniement du blaireau, prélude habituel du rasoir paternel.

Madame Verschoore a, en outre, fondé un magasin de parfumerie en dessous du Kursaal. Toute cette bonne famille y grandit dans l'admiration légitime du Congo dont elle exploite habilement les parfums pour la providence des touristes. C'est à ces derniers que je recommande les spécialités vendues par Madame Verschoore, moins par pensée de réclame ou par sympathie pour son talent de champoing que par reconnaissance envers M. Verschoore, son mari, dont la modestie comme chef, laisse désormais à d'autres la responsabilité criminelle d'interpréter les pots-pourris les plus incohérents du répertoire.

LA MARCHÉ AUX FLAMBEAUX

DU 14 AOÛT

« Io ! Saturnales ! »

Huit heures sonnent, et c'est ce soir la veille de l'Assomption.

Quelle est cette rumeur qui part de la Station du Chemin de fer et va grossissant à travers les rues de la petite ville ? Ce sont les apprêts de la marche aux flambeaux du 14 août, véritable orgie de gaité pour la jeunesse locale et même pour les étrangers.

N'est ce pas Lucien qui nous rapporte qu'à Rome, pendant la durée des fêtes de Saturne, l'esclavage semblait aboli et que tous les rangs de la société se confondaient ? C'est un peu ce qui se passe à Heyst, pendant la soirée du 14 août. Le village oublie la tyrannie de la mer et la plage s'associe à cette minute d'illusion charmante.

Huit jours à l'avance, les programmes sont affichés par l'obligeant M. Du Bois, le secrétaire de la Municipalité.

Le 15, dès huit heures du soir, ils sont plus de trois cents à côté de l'hôtel du Rivage, tenu par Barvoerts, sur la place de la Station. Je les ai vus, femmes, filles, pêcheurs, ouvriers, musiciens, en face d'une villa bien connue, saluer de leurs acclamations un protecteur généreux qui, chaque année, leur offrait, à même date, le toast d'honneur.

La nuit était tombée. Cinquante torches, portées à la main, bavaient la résine en flaques sur les trottoirs. Des feux follets rougeâtres couraient aux corniches des toits. Quelques grappes de têtes humaines apparaissaient, pressées, aux fenêtres et aux balcons. De la rue du Kursaal, jaillissaient des poussées de badauds.

Autour des musiciens galonnés, les barbes rousses des pêcheurs formaient, sur la place, des buissons sauvages. La poix des flambeaux coulait et s'étalait sur la chaussée en mares flamboyantes. Enfants, jeunes filles, paysans arrivaient par bandes, sortant des ruelles les plus écartées et confondant leurs têtes curieuses dans la bigarrure de la foule

Des saltimbanques débitaient des lazzis sur la place, aux éclats d'un trombone insolent. A travers le cône en toile grise d'un cirque forain, pirouettaient des ombres maigres de clowns.

Neuf heures sonnèrent. La fanfare avait bu. Elle avait porté des toasts. La fête allait commencer.

La musique se rangea. Les pavillons en batterie miroitaient sous la flamme fuligineuse, attendant la première mesure pour rien. Le chef — c'était alors Verschoore — au milieu du cercle, donna — très digne — le signal de la *Brabançonne*. Une vocifération sauvage y répondit.

Puis, vinrent de premières danses. Avec la polka, la gaîté monte. Déjà, sur la chaussée, sur le terre-plein de la place, des couples se sont formés. On saute, on valse, on se pousse. Ça et là, des cris étouffés, des éclats de rire bruyants coupent les doubles crochets du piston. Le cercle s'élargit pour de nouveaux venus. Bientôt, le rythme s'accélère et les torses sautent plus haut, tournent plus fort dans la poussière chaude, sous l'incisive clarté de lumières électriques.

De nombreux pilotes, rangés en cercle, dardent des yeux de braise. La ronde des mioches blonds hurle en tourbillonnant. Vision fantastique de bruit et de mouvement, où la lueur des résines en fusion fait vaciller sur les têtes des plaques d'un rouge pâle.

Il est neuf heures et demie. La danse s'arrête : c'est l'heure marquée pour la marche aux flambeaux. On s'éponge. Les âniers, les mousses, les grandes filles émancipées forment, à la suite du bataillon des gamins, de larges ribanbelles enchaînées par les coudes. Des lanternes vénitiennes falottent au

bout de longues perches ; des gamins écervelés précèdent cette armée folle. Les pétards détonent ; au bout d'allumettes, jaillissent des éclairs de bengale.

On part. On suit la rue du Kursaal et la digue. La cohue augmente, c'est une frénésie de gaité où vieux et jeunes veulent leur place. A chaque hôtel, à chaque estaminet, la mêlée fait des recrues. Des bourgeois entraînés se mêlent à cette cohue étrange. Une vapeur âcre sort de toutes ces poitrines.



31. La retraite aux flambeaux du 14 août, à Heyst.

Une fumée noire tourbillonne au-dessus des têtes. A travers la haie sombre des corps, on aperçoit le panache étincelant des torches crachant sur la brique de larges mares embrasées.

Très au loin, les notes aiguës de l'air national sont couvertes par le brouhaha énorme de refrains populaires. Les filles du pays ne marchent plus ; elles dansent, répétant des chansons flamandes, bras-dessus bras-dessous avec les garçons, poussant à droite, poussant à gauche, scandant la mesure à grands coups de sabot et terminant chaque couplet par des éclats de voix sauvages et par une secouée générale de toutes les lanternes.

Le chef de musique, impassible, sourit doucement.

La fanfare s'éloigne par la rue Léopold II, traverse tout le village, et passe sur la place du Marché, pour revenir à son point de départ, la Mairie, où elle s'arrête.

Un dernier répit pour le galop final. A cette minute, tout Heyst veut voir. On s'entasse. Tout d'un coup, les premières notes éclatent comme un marron d'artifice. Cette fois, c'est du délire. On ne sait plus ce qu'on danse ni avec qui l'on danse. Les Anglais hachent une gigue à deux temps. D'un bout de la rue à l'autre, pendant que les Français forment une boulangère générale, les Allemands valsent pieusement. Les torches n'éclairent plus qu'à regret. Gare au diable qui va s'en mêler ! On pousse, on se heurte ; les pêcheurs entrent dans le rond, puis les laitières venues de Ramskappelle, puis tout le monde enfin, ceux du dehors et ceux du pays : les employés du chemin de fer, un échevin, un pharmacien, un notaire, l'agent de police, les sauveteurs, Marie Vande Pitte. Surtout, ne dites pas que vous ne savez pas danser ! Vous serez pris de force, entraîné, roulé comme dans un moulin. Les braves Flamandes vous tombent dans les bras, comme des alouettes sur un miroir. Que faire ? Vous ne pouvez pas cependant les asseoir sur le pavé !... Et vous dansez aussi... comme les autres !...

— Vous souvenez-vous, Madame, — c'est à une jeune et charmante Nancéienne que je m'adresse, veuve alors, elle ne l'est plus ! — vous souvenez-vous que vous vous étiez bien juré de résister ? nous partîmes, confiants dans nos bonnes résolutions. Une heure après, nous valsions comme des toupies. Ceci n'était rien, sans doute, et j'en ai gardé fort doux souvenir. Mais vous rappelez-vous, ce soir-là, à la boulangère, que vous tombâtes dans les bras du facteur ? oui, Madame, du facteur, un grand à barbe noire, qui ne voulait plus vous lâcher !...

O Van Steen, ô Téniers, que j'ai mieux compris le génie de vos inimitables kermesses, après des soirées comme celle du 14 août, et grâce à la *furia* de la fanfare de Heyst !...

MESSE DE L'ASSOMPTION

QUINZE août, jour de l'Assomption. Tout le monde a fait toilette. Les hôteliers se sont levés de grand matin. Une sonnerie formidable ébranle le clocher de Heyst. Il est neuf heures. La rue du Kursaal, la rue des Flamands, la place du Marché, la rue de l'Église, la rue des Crevettes sont animées déjà par les pêcheurs endimanchés, par les visiteurs. Dames, jeunes filles en jupes claires, se pressent, un paroissien à la main.

Les enfants poussent des charretées d'herbes arrachées dans les dunes. Les boutiques de barbier sont assiégées. La plage est déserte.

Le second coup de la messe a sonné. Sur la place de la Station, affluent des bandes de Hollandaises, aux hanches matelassées, aux bonnets étourdis comme des ailes de moulins à vent, d'où sortent des spirales d'or.

Les fanfares venues de Lissevègue, de Bruges, de je ne sais où, en chapeaux hauts de forme, accordent leurs instruments dans tous les tons avec des gloussements énormes.

Le franc soleil d'août tombe à plomb sur la place de l'Église, où des groupes d'hommes devisent. Des religieuses vont, viennent, traversent la rue, affairées.

L'Église est tellement remplie qu'on n'y peut plus accéder. Des matrones en bonnets blancs, un châle orange croisé sur

la poitrine, suivent l'office dans un livre, debout, en dehors du porche. Dans les bas-côtés, les pêcheurs, groupés en masse, subissent la torpeur du linge blanc et l'apaisement de la laine fraîchement lavée. Leurs yeux se ferment; leurs fronts se baissent. Une vague odeur de brise-lames à marée basse se dégage de toutes ces poitrines assoupies et hale-tantes, de toutes ces chevelures luisantes d'huile, sur lesquelles le soleil reporte et fait glisser par plaques l'or et le carmin des vitraux. Ils dorment, bercés par la voix lointaine du prêtre. La parole de Dieu leur est douce!

C'est fini. — Le curé s'est retourné : *Ite missa est*, la messe est dite. L'orgue fait éclater tous ses grands jeux nasillards. On sort lentement; les pêcheurs d'abord, puis les écoles, chamarrées de rubans et de médailles. Une sourde agitation est née dans la nef, pendant qu'on décrochait les bannières suspendues aux piliers. On voit qu'il se prépare quelque chose de grave, d'inhabituel. Ce quelque chose, c'est la procession à travers le village.



32. Philippe Kempe, ancien suisse de l'église de Heyst.

LA PROCESSION DE L'ASSOMPTION

DANS ces jolies petites villes de Flandre, les processions qui suivent la grand'messe sont d'une solennité superbe. Croyants et libéraux y assistent. C'est un étonnant spectacle de foi simple, admirée de tous, respectée des plus sceptiques.

Au dehors, la cloche retentit à toute volée. Les groupes se forment, s'arrêtent, devisent en attendant. Du fond des chaussées semées d'herbes et jonchées de roses, monte une rumeur vague. Les trottoirs se garnissent de curieux. Le curé s'est avancé sous le porche. La procession va commencer, naïve et magnifique.

La rue de l'Église est noire de monde. On entend le rythme sec d'une hallebarde sur le pavé. Il faut se ranger. Ce souvenir me reporte à quelques années, lorsque Philippe Kempe, le vieux suisse de Heyst, ouvrait la marche, rigide, automatique dans sa tunique bleue à boutons d'or des annuels-majeurs. Sur son baudrier liseré de jaune, on lisait en diagonale : « KERK — POLICE — HEYST ». Grand comme la loi, sabre au clair, bouclé dans son ceinturon, à quinze pas en avant du cortège, Philippe Kempe était bien le type accompli de l'ordonnateur modèle, gourmé, décoratif ; excellent homme au demeurant, il honorait encore, sous le bicorné galonné de la sacristie, l'ourson de la gendarmerie qu'il avait porté longtemps avec prestige.

Il marchait, pesant, compassé, la main droite sur sa hallebarde, solennel comme un frontispice. Près de lui, le maigre bedeau n'était plus rien, malgré sa massette à figurines de cuivre ciselé. La croix et ses acolytes disparaissaient. Il fallait vraiment un effort pour détacher les yeux de ce magnifique officier d'Église. C'était une vision du *xv^e* siècle. Son souvenir m'a poursuivi longtemps. Même en face de son successeur et du drapeau de la *Bonne Mort*, je ne l'oublie complètement aujourd'hui qu'en voyant approcher la statue de saint Antoine, portée par les pêcheurs. Le saint ermite est en grand honneur chez tous les marins. A Heyst, particulièrement, la paroisse poussait jadis la dévotion jusqu'à nourrir pieusement, presque sous le portail de l'église, un porc magnifique. L'an dernier, sa stalle était vide. Le pensionnaire était-il souffrant ? Sa mort serait un deuil pour toutes les femmes de la localité. Aussi, les pêcheurs ne laissent-ils à aucun étranger l'honneur de promener l'image vénérée de saint Antoine, leur patron de prédilection. Magnifique escorte, du reste : ils sont là, deux cents gars trapus, membrés à l'instar de taurillons, roulant sur la chaussée, de de bâbord à tribord, le cou nu, les sourcils froncés, comme s'ils interrogeaient à l'horizon quelque nuage suspect. Chemises de flanelle rouge et tricots de laine éclatent sous les vestes de gros drap bleu. Ils ont quitté les sabots blancs de travail pour les sabots noirs cirés à l'œuf.

Ecoutez-les ; ils chantent : timidement d'abord, tout rouges, les coudes en dehors, les poings fermés, tête nue, simplement. Ils disent des cantiques appris par cœur, car ils ne savent point lire. Au dernier vers — que chacun sait — toutes les têtes se renversent, toutes les mâchoires inférieures s'avancent ; toutes les barbes se dressent, luisantes comme l'acier ou fauves comme le chiendent. Une note colossale sort de ces deux cents poitrines ; note étrange et plus rauque que le cri d'appel d'un gigantesque cornet à bouquin. La foi, le vent et le genièvre tiennent seuls en réserve de ces sonorités-là. . .



33. Enfants de la Congrégation de la Sainte Enfance, à la procession de Heyst, le 15 août.

Le cantique est fini. Long silence. Les petites filles de l'école, soutenues par le contralto grave de la sœur, modulent, dans le lointain, les litanies de la sainte Vierge. Sur la place du Marché, l'antienne est reprise par un ophicléide monstre qu'un enfant de Heyst porte horizontalement, sous le bras. Braqué sur la foule recueillie, l'instrument, fourbi comme un porte-voix de steamer, étincelant de l'embouchure au pavillon, mugit, par sursaut, des détonations abruptes, sauvages, dont l'élan, déconcerté par une note fausse, va se perdre dans de vagues et sombres borborygmes. Qu'importe au bon Dieu, source de tout accord et principe de toute harmonie?

Le défilé des pêcheurs est terminé. La procession serpente lentement, sur deux rangs, à travers les rues ensoleillées, longeant les maisons peintes et les toits de brique, sous lesquelles le sel des limandes enfilées étincelle gaîment au soleil. Chaque fenêtre, chaque seuil a pris un air de fête. Derrière les vitrages entr'ouverts, les vieilles, mères ou veuves de pêcheurs, ont apporté tout ce qui luit dans leur pauvre ménage : des flambeaux de cuivre, des vases de faïence à bouquets, des coquillages d'un rouge pantelant, des fleurs en papier, des paysages en cheveux, — reliques de famille.

A côté d'enluminures de Bruges, j'ai trouvé des images d'Épinal où des archanges bleus et jaunes faisaient vis-à-vis au portrait de S. M. le roi Léopold II et saint Joseph à la figure équestre et inattendue du général Boulanger. Tout cet attirail naïf s'étage en gradins, sur des boîtes, sous des globes, à la clarté de petits cierges dont la cire, tordue en vis comme des bâtons de guimauve, pleure des larmes de safran et de vermillon. Et, tout cela, avec une évidente intention de respect, d'ornementation, de piété décorative qui émeut quand même. Que voulez-vous? Les pauvres font ce qu'ils peuvent pour dire au bon Dieu qu'ils l'aiment ! et Dieu, qui,

sourit à leur naïveté, ne leur en garde certainement pas rigueur. C'est le principal.

Le dais approche. Dans les embrasures, près des reposoirs, les servantes et les aïeules émues s'agenouillent et se signent trois fois. Le défilé des pêcheurs, des femmes, des étrangers, est terminé. Celui des enfants, disposés en groupes emblématiques, va commencer.

En tête, paraît l'œuvre de la Sainte-Enfance. Les gamines, marchent trois par trois, les chignons en l'air, recueillies, malgré leurs bonnets à grelots et leurs robes japonaises découpées dans de vieux rideaux de Perse : tout cela, en l'honneur du rachat des petits Chinois. Depuis huit jours, la chère sœur Ignace, providence des écoles de Heyst, a tout dépouillé, tout utilisé, tout exploité. Elle a fait de véritables merveilles de figuration enfantine. L'étoffe manque ? De vieilles doublures sont là ; après les doublures, il y a les morceaux de robes, de meubles hors d'usage. Puis n'y a-t-il pas des collerettes en papier ? Rien n'est à perdre : ni les enveloppes de boîtes de dragées, ni les garnitures en étain des tablettes de chocolat. Tout sert ; et le bon Dieu, qui sourit presque toujours, pleure aussi quelquefois de contentement, quand il voit l'angélique patience de ces bonnes religieuses !

Aussi, que d'efforts, que de luttes dans les petites classes depuis un mois, pour parvenir à la faveur d'un ruban cramois ou d'un paillon d'or ! à l'honneur d'une place, voisine du dais, près du grand ostensor ; à la distinction d'un drapeau, dans le cortège des « groupes emblématiques » ! Ceux-ci, qui personnifient les dévotions locales, se suivent, par série, portant des statues, des cordons, des bannières. Celle de l'Enfant Jésus, d'abord ; il est tout beau, rose, avec des yeux de cobalt ; puis celle de l'« Etoile de la Mer », portée par une théorie de « rubans bleus en sautoir » ; celle de « saint Pierre et de saint Paul », précédant « la Foi, l'Espérance et la Charité ». On ne peut tout décrire.

Les bannières succèdent aux groupes et aux emblèmes.

Voici venir, l'une derrière l'autre, quatre jeunes filles notables de Heyst : sainte Anne, apprenant à lire à la sainte Vierge, dans un livre imprimé à Bruges ; puis sainte Agnès, sainte Barbe, portant Notre-Dame de Lourdes ; ces dernières, rigides comme des figurines détachées d'un triptyque de Porbus, baissant leurs yeux bleus dans des attitudes de communiantes. Derrière, suivent trois théories distinctes par leurs rubans : symboles de « la Passion personnifiée dans ses mystères douloureux, joyeux et glorieux ». Enfin, voici les grandes statues : la Vierge de l'Église, sur un brancard à bras dorés, portée par les plus vigoureuses filles, celles des hôteliers et des pêcheurs, toutes vêtues de mouseline blanche. L'image, couronnée de bleuets, passe lentement, très haute, les bras ouverts, les mains abaissées vers les seuils, droite dans les plis immaculés de son voile... et toutes les mères se signent encore.

Silence ! c'est le dais. Sur deux files, devant et derrière, les notables ont pris leur rang de porte-lumières. Au bout de longues hampes à poignées de velours nacarat, se balancent des lanternes dorées. La lueur falote des bougies se perd dans l'audacieuse clarté du grand soleil de midi. Ils passent, graves, tous également recueillis : les fonctionnaires, les conseillers municipaux, les hôteliers, les magistrats et les députés ; les étrangers, Belges, Anglais, Allemands, Français, catholiques de tous pays, divers d'allures, de costume, d'attitudes, mais confondus dans une même pensée. Tous les fronts sont découverts, tous les genoux des habitants de Heyst sont à terre sur le passage du prêtre. On n'entend plus rien que la retombée des encensoirs oscillant au bout des chaînes de cuivre doré.

C'est le moment solennel de la bénédiction sur tous.

Dans l'encadrement rouge du dais, apparaît le front dénudé et grave du curé portant l'ostensoir d'une main ferme. Dans son nimbe d'or, l'hostie rayonne d'une blancheur virginale. Plus un bruit, plus un murmure. Le Dieu qui passe, c'est

celui des ouragans meurtriers, celui des pères victimes, des veuves, des orphelins. Qui sait quelles prières ardentes et naïves s'agitent sous tous les crânes, dans tous les cœurs de ces braves gens agenouillés ? Quelles pensées traversent ces têtes ravinées par les morsures de la tempête ?...

La monstrance est passée. Tous se relèvent, le front joyeux, à la clarté du grand soleil qui, dans le lointain, pique sur les chapes de larges étincelles d'or. Au fond des rues, du côté de la dune, on n'entend plus qu'un murmure confus, derniers rythmes d'une psalmodie qui meurt, coupée par les interjections âpres de l'ophicléide...

Le cortège est déjà loin. Un reflux d'étrangers se porte du côté des hôtels. L'heure des dîners approche. La vie renaît à la plage. Les vieilles aïeules, chamarrées de bijoux, superbes d'allures dans leurs longues mantes de soie noire, rejoignent leurs maisons, pieuses mais inquiètes. Les estaminets commencent à se remplir. Les fanfares prennent d'assaut les terrasses. L'heure du Bon Dieu est finie. Pourquoi faut-il que celle du diable soit si prompte à sonner ?...

COURSES DE FILLES

LA digue est noire de curieux. Sur la plage pavoisée, s'étale une large place vide, une estrade, où siègent les autorités, la musique, les sommités du pays, les plus notables parmi les habitués. Des places sont réservées aux dames.

Qu'est-ce?

La course des filles.

Il ne s'agit ici, bien entendu, que des filles de pêcheurs. Les bébés de la plage ont aussi, comme partout, leur concours spécial, avec prix, distribution de jouets, de bateaux, de poupées, de tambourins; et celui-là n'est sans doute pas le moins curieux. Ils sont à croquer, ces pauvres ébouriffés tout blonds, restés à moitié route, les poings dans les yeux, trépignant de colère et de confusion! On les mangerait de caresses. Mais ce sont là passe-temps de toutes les villes d'eaux. La course des filles de Heyst revêt un caractère plus local et c'est d'elle seule qu'il s'agit ici.

Aussi bien, il faut le reconnaître, la jeunesse de Heyst se montre assez peu aux étrangers. Les jeunes filles du village sont plus souvent aux champs ou à la maison, pour soigner le potager familial, que sur la digue; cette absence n'est d'ailleurs regrettable pour personne. Les mères les gardent le plus possible, et elles font bien.

Les jours de courses font exception. Dès une heure de l'après-midi, on les voit toutes arriver avec des mines futées et curieuses, jupes courtes, jambes nues; pas précisément jolies, mais très fraîches, sous leur béguin de pays garni de tulle noir.

Les concurrentes ne font jamais défaut. Le plus difficile est de les faire partir en ligne. Si habile que soit le starter, il y a bien souvent de faux départs; et alors, quels cris! quelles impatiences!



34. Courses de filles à Heyst, en 1887.

Imaginez, en outre, que ce n'est pas une simple course, mais un vrai steeple-chase dans le sable, avec haies, fossés, rivières, etc.

— Une, deux, trois!... Partez!

Les voilà qui courent!

Très amusantes à voir sont vraiment ces rudes gaillardes, charpentées comme des piliers d'estacades, courant sans principes, jetant leurs hanches aux quatre points cardinaux, la tête basse entre des épaules énormes, les jupes flottantes,

obstinées à toucher le but, malgré d'énormes, de cruels points de côté; malgré des chutes accueillies invariablement par d'immenses clameurs...

Et on parie? — Mais oui, savez-vous! N'est-ce point à Heyst qu'un Anglais vint demander au secrétaire de mairie si la gagnante était à réclamer?

Vraiment, il est fâcheux que ce genre de sport ne soit qu'accidentel pour ces héroïnes. Les races de mer sont-elles donc moins aptes à la course que les autres? Voyez les Cascarottes du Midi; quelle vigueur et quelle légèreté! Je me rappellerai toujours un premier prix de course, à Saint-Jean-de-Luz. Il s'appelait Marie Guethary. Quelle belle statue! Jamais on n'eût dit qu'elle allait être mère deux mois après.

Les filles de Heyst n'en sont pas encore là; et je les en félicite.



35. Nuit phosphorescente à Heyst.

PHOSPHORESCENCE

Tout là-bas, du côté des Ecluses, entre la mer vineuse et le velours du ciel, le soleil a disparu, laissant sur l'horizon un mince fil d'or pâle. C'est l'heure humide où la morsure de la vague devient douce, où, des profondeurs de l'infini, monte une buée chaude.

Entre les trouées de nuages noirs et rageurs, des myriades d'étoiles piquent de points d'or les flaques endormies. Dans la nuit, des frissons paresseux charrient des désirs. Je ne sais quelle ivresse d'engourdissement vous prend à la nuque et vous pousse jusqu'aux limites mornes des brise-lames, où tout est noir.

C'est là qu'il fait bon s'arrêter, pour écouter la nuit. Les infiniments petits du soir ont des symphonies incomprises : les rumeurs confuses de la digue, le fourmillement des talitres

et des crabes sous les clayons d'osier, le bruissement des phallusias et des turrinelles, le clapotis de l'écume ruisselant entre de grosses pierres et s'étalant sur le sable, avec des froissements de feuilles écrasées. Dans le grand néant des ténèbres, tout s'entend, tout se devine.

Regardez. Les éclairs se succèdent, rapides et silencieux. Je ne sais quel magique spectacle s'élabore dans les profondeurs de l'océan. D'un bout à l'autre de l'étendue rase et sombre, courent d'étranges clartés. Sur la croupe des vagues, miroitent des embrasements fugitifs. Par instant, le flot soulève au loin des flammes livides comme le brillant de l'acier sous les rayons de la lune. L'incendie des vagues s'étend. Des serpents de feu ondoient sur la surface immense, se déplacent, courent, disparaissent, fantasques comme les flamboiements follets d'un punch fantastique. On dirait d'un lac de naphte expulsé d'un cratère sous-marin et flottant à la surface des flots en nappes incandescentes.

Des souffles chauds et brusques traversent l'atmosphère. Le cœur bat plus vite.....

Sur la gauche, vers Blankenberghe, un nuage enveloppe les étoiles d'un voile opaque. A chaque minute, le ciel sur-saute, se déchire. D'un bout à l'autre de l'infini béant, une lueur cuivrée découpe, dans la pâleur de l'horizon entier, les silhouettes noires des chaloupes immobiles au large.

L'incendie approche. Jusque sur la grève, un ruban d'une indécise clarté dentelle les ombres des lames. Peu à peu, tout ce qui touche au flot s'allume et resplendit doucement. Les brise-lames, les coquillages, les herbes, les pierres, le sable imprégné de sel marin, gardent l'éclat laiteux du phosphore. Les enveloppements de la vague font vibrer dans l'atmosphère les rayonnements d'une mystérieuse fécondité. La nature entière subit la frénésie du noctiluque miliare. La vie de millions d'êtres imperceptibles et perdus dans l'infini des eaux, jette à travers le

monde cette fusée de fermentation lumineuse. L'océan fait jaillir de ses profondeurs une bacchanale de feu.

La crête des lames flamboie. L'écume qui s'étale sur le sable, y brode une guipure de flammes. L'eau s'allume dans la main qui la puise et retombe sur le sable, en myriades de diamants éparpillés.

.

Toutes les villas sont éclairées, mais désertes. Pas une fenêtre n'est close. On attend qu'une brise vienne rafraîchir l'atmosphère écrasante. Les groupes vont de la digue à la plage, nerveux, impatients. On cause plus bas. Les mains se croisent. Des soupirs étouffés traversent le silence. L'éblouissement des éclairs illumine des figures étonnées.

LES JOIES DU SABLE

POUR Madame de Sévigné, faner était la plus jolie chose du monde. Évidemment, elle ne connaissait point le charme de la dune et des grandes parties de sable, où l'on peut, à peu de frais, reconforter le corps et reposer l'esprit, au sortir d'un de ces dîners pantagruéliques dont les hôteliers flamands ont le secret et la manie. Madame de Sévigné eût, très probablement, précieuse qu'elle était, préféré le *flirt* dans la dune au *sport* de la fenaison, même enguirlandé par toutes les jolies grâces de son style.

Asmodée ! Transporte-moi si haut que je puisse voir, d'un seul coup d'œil, toutes les comédies piquantes dont la dune flamande est, à la fois, témoin et complice dans une même minute !

C'est qu'il n'y a pas que des terriers de lapins et des nids de mésange dans les creux indiscrets du sable ! Sous les touffes de genêts, le soleil égaie parfois des retraits charmants dont les meilleurs humains ne font point fi. Asmodée, mon bon Asmodée, raconte-moi donc à l'oreille ce qui peut se dire de confidentiel, derrière ces fronts de sable chauves comme une perruque de Cassandre !

Hélas ! Asmodée ne m'a point entendu ou n'a point voulu m'entendre ! J'en suis donc réduit à me glisser, le crayon à la main, entre les mamelons et les ravins. J'aurais voulu surprendre les secrets de Kette et de Gontran. Est-ce le reflet de son ombrelle verte ? mais Kette m'a paru bien pâle ! Est-ce la réaction de la flanelle sur la peau ? mais Gontran m'a paru bien rose, dans son complet blanc !... Aussi, me suis-je éloigné, discrètement.

Que se passe-t-il derrière cette crête blanche ? Oh ! les jolies taches de jupes et de chapeaux ! Partout où s'étale une large coulée d'ombre, un groupe familial est étendu, naïf, inerte et souriant. Observons.

A gauche, toute une smala s'est abritée derrière un monticule à pic. La maman (Charlotte) brode un dessus de pouf.



36. Les joies du sable dans les dunes de Heyst.

M^{lle} Stéphanie — dix-neuf ans — très gênée par sa boîte à puce, inonde un bloc Wattmann de larges teintes. Les couleurs crues des drapeaux français et belge y dominent franchement. Penché par-dessus la crête, je distingue sur le papier des bigarrures étranges. Curieuse aquarelle ! Sont-ce des cabines de bains, sont-ce des caleçons qui sèchent ? Mystère. Le père, dont les épaules ont marqué deux profondes ornières dans le sable, arc-boute ses coudes dans deux trous et s'imagine, pour la septième fois, relire l'article de tête de *l'Indépendance*. Il respire bruyamment, montrant au ciel bleu des paupières énormes. Ne l'éveillons pas ; dans cinq minutes, il soufflera des pois.

Julien — dix ans — fume une cigarette en repassant sa géographie.

Et Bob ? Bob s'amuse comme un petit fou. C'est la dix-neuvième fois qu'il vient de se faire enterrer dans un four à pommes de terre, par Charles et Frédéric, deux gaillards à mollets athlétiques. Bob est cramoisi.

— Allons, Bob, reste tranquille !

— Assis, Bob ! dit impérieusement le père qui s'éveille.

Bob s'assied ; le surnois ! il s'éponge, se mouche et, dès qu'on ne fait plus attention à lui, délicatement, prend son temps pour introduire une petite pincée de sable dans chaque case de la boîte à pouce de Stéphanie. Au pied du tertre, Victor — dix-sept ans — déclame, debout, d'une voix terrible, les *Châtiments*, de Victor Hugo. Madame Alexandre, amie âgée, de Tournay, en frémit jusqu'aux moelles. Bob, qui a fait le tour de la société, chatouille les oreilles de Madame Alexandre avec des tiges d'épine-vinette. — C'est singulier, dit la bonne dame, comme le goudron des chaloupes attire les mouches ! Elle se défend avec son mouchoir.

Stéphanie s'exaspère ; ses couleurs font pâte sur le papier. A quoi cela peut-il tenir ?

Et je reste là, tapi dans mon repli d'ombre, muet, absorbé, l'œil rassasié de ces intimités banales, honnêtes néanmoins.

Passe un joueur d'orgue. La *Traviata* gémit. Un vent frais balaye sur mon front la soie des hoyats. Le soleil baisse à l'horizon. Je n'entends plus rien que le rythme régulier du nez de M. Alexandre. Je m'assoupis moi-même lentement, très lentement, priant les dieux que l'horrible Bob ne découvre point ma retraite. C'est si vite fait de creuser une mine sous le banc de sable le plus solide en apparence ! Me voyez-vous, dévalant subitement, de toute ma hauteur, sur les épaules de Stéphanie ?... Bah ! j'en cours le risque. Il fait si bon dormir dans le creux frais des dunes. Quelle saine joie que ces matinées dans le sable !

ÉTUDE DE VENT

ERNEST. — Belle matinée! mon cher. Beau soleil! des tons de perle dans la mer, un ciel soyeux, des dunes d'opale. Un temps fait exprès pour pocher une esquisse! Qu'en pensez-vous?

Moi. — Euh? Euh?

ERNEST. — Quoi!

Moi. — Et le vent?...

ERNEST. — Le vent? Qu'est-ce que ça fait, le vent?...

Moi. — Bon... pour nous! Mais, pour l'étude?

ERNEST. — Bah! Nous nous arrangerons toujours! Si vous ne peignez pas, tenez-moi compagnie!

Moi. — Oh! cela, volontiers!

Et nous voilà partis.

Nous descendons la rampe, nous passons un brise-lames et nous nous installons à côté d'une chaloupe en radoub. Belle étude: des dessous chauds, un prétexte à touches larges, solides dans les bois, souples dans les modelés. Des verts sombres, dans les parties humides; puis des figures de gamins, toutes trouvées, qui venaient, comme exprès, égayer cette vieille carcasse en réparation.

Une heure se passe. Je lis tranquillement. Ernest est dans la fièvre de l'esquisse. Il a largement posé sa chaloupe qui

s'enlève, solide et nerveuse, sur les guîpures roses des villas de la digue formant arrière-plan à l'horizon.

ERNEST. — C'est singulier, mon cher ! Je ne sais pas à quoi ça tient ; mais mes villas remontent d'un centimètre toutes les cinq minutes ! Tout à l'heure, elles étaient à la demi-hauteur de mon bateau. Elles sont maintenant aux trois quarts de cette même hauteur. Comprenez-vous ça ?

MOI. — Parbleu ! c'est l'horizon qui monte !

ERNEST. — Croyez-vous?... Et pourquoi, s'il vous plaît, monterait-il, ce farceur d'horizon?...

MOI. — Mais, parce que votre pliant s'enfonce d'un centimètre par minute dans le sable !

ERNEST. — Ah bah?... (*regardant entre ses jambes*) C'est cependant vrai ! (*Il se lève et remonte son pliant, dont il pose les quatre pieds sur une planche*). — Ah ! cette fois, l'horizon ne descendra plus !

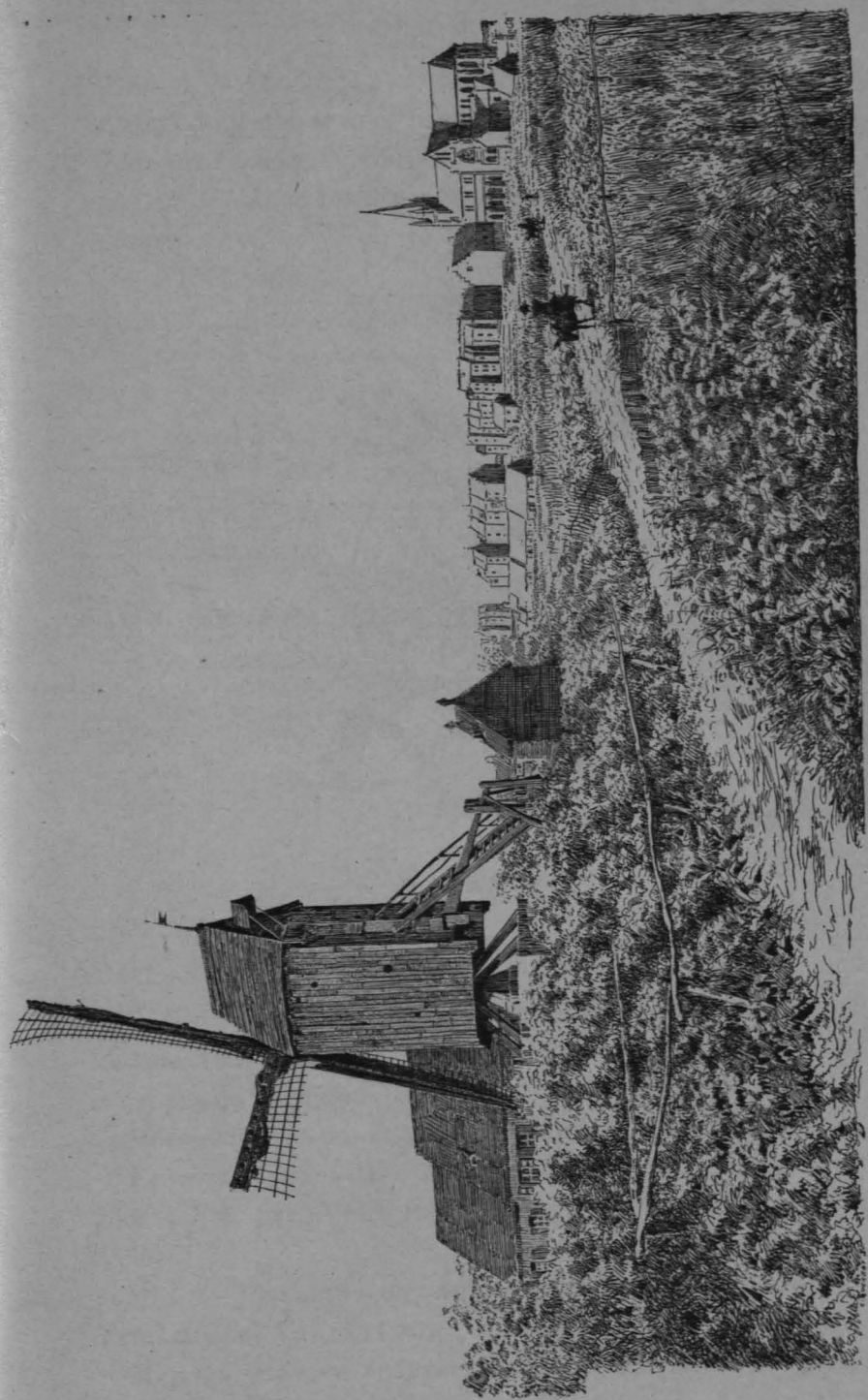
(*Il s'assoit. L'étoffe du pliant craque et se fend d'un seul coup. Ernest roule en arrière, les jambes en l'air. Son godet à huile tombe dans le sable, où il fait une lourde rigole jaune.*)

ERNEST. — Vingt mille milliards de... Sacré pliant ! Est-ce assez stupide ? Travaillez donc, maintenant !...

MADAME ERNEST. — Mais, mon ami !...

ERNEST. — Toi, laisse-moi la paix ! Tu m'agaces. C'est de ta faute, d'abord ! Je voulais un pliant de 2 fr. 50 au *Louvre*. Tu m'as forcé d'en prendre un à 29 sous au *Bon Marché*. Tu es bien avancée, maintenant ! Est-ce toi qui finiras mon esquisse?... Elle était superbe, cette esquisse. Ça s'enlevait, ça venait merveilleusement !... Toi, ça t'est bien égal, n'est-ce pas, pourvu que tu aies ta chaise et ta tapisserie. Mais moi, qu'est-ce que je vais faire, maintenant ? me tourner les pouces?... Oh ! les femmes ! toujours les mêmes ! Et je vous demande un peu, pour onze sous de différence !...

MADAME ERNEST. — Allons, mon ami, calme-toi ! je vais aller te chercher un pliant neuf, chez Mademoiselle Carpentier-Francotte.



37. Le Moulin de Hoyst.

ERNEST. — Oui ! une pacotille de bain de mer, n'est-ce pas ? Tu veux donc que je m'estropie ?

MADAME ERNEST. — Non, va ; un beau pliant pour mon petit Ernest qui pourra terminer son beau bateau. (*Elle s'éloigne en courant.*)



38. Etude de vent.

ERNEST (*seul, il marche avec agitation*). — Eh bien ! qu'est-ce que vous en dites ? Pour onze sous de différence ! Si ça n'est pas de la guigne !

MOI. — Bah ! vous continuerez dans cinq minutes.

ERNEST. — Dans cinq minutes ! dans cinq minutes ! c'est bien joli à dire. Voilà le soleil qui se voile et le vent qui s'élève !

MOI. — Peu importe, vous m'avez dit que vous lui tournerez le dos ! Vos tons sont posés. Vous pouvez attendre.

MADAME ERNEST (*rapportant triomphalement un pliant énorme*). — Voilà !

ERNEST (*brusquement*). — Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ça? Ce n'est pas un pliant, c'est un lit de camp! Allons, donne! (*Il s'assoit, se remet à peindre. Une bande de gamins vient faire cercle.*) Allez-vous vous sauver, vous autres! (*Tous restent immobiles et regardent d'un air niais.*) Eh bien! m'entendez-vous?...

MOI. — Peut-être qu'ils ne comprennent pas le français?...

ERNEST (*il leur fait signe avec la main de se retirer. Ils se reculent et vont à dix mètres plus loin, où ils masquent complètement le sujet du tableau*). — Ah ça? est-ce que vous vous f...ichez de moi, tas de galopins?... (*Il pose sa boîte, se lève, et entreprend une chasse à courre contre tous les gamins. Pendant ce temps, une bourrasque de vent s'élève qui renverse le chevalé et l'étude, le nez dans le sable.*)

ERNEST (*les bras au ciel*). — Jour du diable! c'est fait pour moi! Avez-vous vu ça? (*Il relève, d'un air navré, l'étude absolument couverte de sable.*) Voyons, dites? Est-ce que ça n'est pas à devenir enragé?...

MOI. — Mon cher, vous avez eu tort de peindre ce matin sur la plage. Le vent est trop fort, je vous l'ai dit. Pourquoi n'allez-vous pas dans l'intérieur du pays? Il y a, sur la route de Ramskappelle, un joli moulin. Croyez-moi, pliez bagages et allons plutôt là. Il n'est que neuf heures, nous aurons encore le temps de faire quelque chose.

ERNEST. — Plier bagages, plier bagages,... c'est bientôt dit quand on ne fait rien! Enfin! puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement! (*Il ferme rageusement sa boîte et son pliant. Au moment de partir, le vent s'engouffre dans son parasol, qui se met à rouler sur les pointes du dôme avec une vitesse vertigineuse.*)

ERNEST. — Tonnerre de tous les diables! C'est fait pour moi! (*Il s'élance à toutes jambes; le parasol est enlevé jusque sur les dunes. Ernest court toujours. Ils disparaissent tous deux derrière les crêtes. De minute en minute, on voit, par intervalle, poindre, au-dessus des touffes d'herbe, le sommet*

du parasol, qui continue à faire des bonds gigantesques, et la tête d'Ernest, qui s'essouffle à courir. Au bout d'un quart d'heure de trajet, Ernest revient, victorieux, mais rouge, écarlate, haletant, exaspéré.)

— Ah! nom d'une mitrailleuse! Si jamais on m'y reprend! Ah! il est joli, leur pays! il est joli, leur vent! J'en deviendrai fou!

MADAME ERNEST. — Mais, mon ami!...

ERNEST. — Toi, tais-toi, d'abord! C'est toi qui as voulu venir ici, au lieu de passer tranquillement nos vacances chez ta tante de Levallois-Perret. Tu devrais avoir honte. Est-il permis, je vous le demande, d'exposer un homme sérieux, un élève de l'École des Beaux-Arts, médaillé en 1889, à de pareilles mésaventures? Est-ce permis, dites?...

Moi. — Mais, cher ami, pourquoi diable allez-vous au vent?

ERNEST. — C'est vrai, vous avez raison. Allons au moulin. D'ailleurs, j'ai besoin de me détendre les nerfs par un croquis sage et calme.

Nous partons. Un quart d'heure de route et l'on se réinstalle. Cette fois, tout marche à merveille. En dix minutes, le moulin est campé. On attaque les vigueurs. Ernest est enchanté. Je reprends ma lecture. Tout d'un coup, la cage du moulin commence à pivoter.

ERNEST. — Tonnerre de malechance!

Moi. — Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a encore?

ERNEST. — Est-ce que je suis fou?

Moi. — Qu'arrive-t-il? Parlez?

ERNEST. — Voyons, venez ici! regardez, trouvez-vous mon moulin en place?

Moi. — Assurément non.

ERNEST. — Alors, qu'est-ce que ça veut dire? Il y était tout à l'heure; pourquoi n'y est-il plus?

Moi. — C'est que le moulin a changé de direction autour de son axe, pour prendre le vent. Vous voyez? le moulin marche maintenant...

ERNEST (*ahuri*). — Sur son axe?... Prendre le vent?... Mais alors, mille millions de.....

MOI. — Ne jurez pas. Il faut être patient quand on a du génie. Fermez votre boîte et retournez à la plage. Vous y prendrez un bon bain. C'est l'heure. Ça vous calmera; et, surtout, n'oubliez pas la réaction! vous avez grand besoin de n'avoir point le sang à la tête.

Ernest n'écoute rien. Il fait claquer sa boîte en la fermant, ne desserre plus les dents et s'enfuit, en fauchant rageusement les herbes de la route à grands coups d'appui-main.

.

A table d'hôte; une dame :

— Eh bien, cher monsieur, je vous ai vu, ce matin, sur la plage. Vous avez dû faire une jolie étude? Vous nous la ferez voir?...

ERNEST (*minaudant*). — Une jolie étude... de vent, oui, madame... oh! très peu de chose... du Monet simplifié. Saisir le vent au vol... vous voyez cela?... Peindre le vent sur nature, voilà mon idéal! et c'est pourquoi je suis venu, de préférence, à Heyst. Quel admirable pays... pour le vent! Pour moi, un paysage sans vent, c'est un corps sans âme. Pour rien au monde, je ne voudrais quitter cette plage. C'est là, seulement, que le vent pose pour les artistes.

— Vous nous montrerez cela?...

— Excusez-moi pour cette première étude. Je la trouve un peu trop *flou* pour être montrée. Mais, la prochaine, avec le plus grand plaisir!.

" ÇA VA BIEN "

C ONNAISSEZ-VOUS le bateau-phare le *Weellingen*? — Non. — Allez-y! — Comment? — Dans la barque d'Anselmus; vous savez, le vieux pêcheur de crevettes.

.....

Le lendemain, nous étions tous prêts pour cette jolie expédition. Oh! presque rien, une demi-heure pour aller et trois quarts d'heure pour revenir, quand la mer est belle. Bonne petite barque. Un conducteur éprouvé, qui fut longtemps pilote et qui fit même, maintes fois, naufrage pour son compte personnel (1). Donc, une sécurité aussi parfaite que possible. Du reste, à Heyst, quand on a nommé Anselmus, c'est tout dire.

Le soleil s'était levé brillant. La mer était calme. Un vent frais balayait, sur la surface, de petites franges d'écume. Rien de plus invitant.

La chaloupe était amarrée le long du brise-lames, où deux cents curieux stationnent quotidiennement, à marée haute, pour voir partir les promeneurs.

Nous embarquons : Lucien X^{***}, une dame Allemande, les trois demoiselles P^{***} et mes deux fils; tout le monde d'une gaieté folle.

(1) Voir Anselmus (*Pêcheurs flamands*, t. 1^{er}, p. 60 et suivantes).

— Allons ! un peu de dignité ! Organisons un beau départ. De la tenue, que diable ! Du décor, s'il vous plaît, ne fût-ce que pour la galerie !

Sur le brise-lames, en effet, tout Heyst nous regardait. Les



39. Départ en mer.

hommes, dans leur pardessus à collet relevé ; les femmes, dans des châles blancs, de laine, serrés aux coudes et aux épaules ; les jeunes filles dans des pèlerines. Je crois, les voir encore.

Nous voulions tous rester debout, malgré les oscillations

de la barque. Lucien, monté sur le pont, s'était dressé contre le mât, dans l'attitude émue d'un souverain qu'on



40. Retour de mer.

exile. Tête nue, le chapeau à la main, il saluait avec une condescendance émue, cette nuée de curieux timides. Les

demoiselles, levées, agitaient joyeusement leurs mouchoirs. Seule, l'Allemande, assise, se taisait.

Un vent très faible nous apportait du kiosque l'écho d'un couplet du *Cœur et la Main* :

Y'avait une fois dans l'infant'rie
Un adjudant qui permuta
Pour passer dans la cavalerie...

L'air était vif et quand le couplet fut fini, instinctivement, nous reprîmes tous en chœur le refrain connu :

L'adjudant et sa monture,
Tous deux d'une fière allure,
Trottent, sans douter de rien,
Ça va bien, ça va bien, ça va bien, ça va bien.

C'est qu'en effet, ça allait fort bien. Nous chantions, de bon cœur, à pleine voix, rythmant la mesure de nos poings fermés sur le toit du tillac. L'Allemande nous regardait avec des yeux surpris, riant sans rien comprendre. Les enfants, sur la digue, s'étaient mis à danser en rond.

On venait de détacher l'amarre. Nous partions. Je me souviens que la voile, très sèche, avait au soleil une lueur rose. Anselmus gouvernait, d'un air narquois. Ignorant toute autre langue que le patois flamand, il nous avait plusieurs fois fait signe de nous asseoir et de nous taire. Peine perdue. A chaque invitation de sa main, nous répondions par une reprise du chœur :

Ça va bien, ça va bien, ça va bien, ça va bien.

Et c'étaient des éclats de rire ! Quelle idée aussi de vouloir nous faire asseoir et taire, en face de la mer infinie ! Le paysage était vraiment trop beau. Heyst noyait ses contours aigus dans le vague d'une atmosphère laiteuse. La mer avait des nuances d'absinthe. Et nous regardions l'horizon, de tous nos yeux de promeneurs charmés, sans défiance, fredonnant toujours : « Ça va bien. »

Brusquement, au moment le moins attendu, la barque

s'enlève, monte, retombe à pic, sa voile à moitié couchée. Du coup, le refrain s'arrête, les notes restent en route. Nous étions tous sur le dos, le reste en l'air...

Heureusement, rien d'avarié. Nous étions à nous regarder, sur nos séants, stupides au point de ne plus bouger.

Le premier moment passé, nous reprîmes notre assiette ; mais, cette fois, sur les bancs. La voile s'était redressée : simple malice d'Anselmus, pour nous forcer à nous asseoir ; un coup de gouvernail et, la barque prise en travers, le tour était joué. Lui, le vieux singe, n'avait pas bougé de place. Je crois même qu'il souriait ! L'Allemande avait un peu pâli.

Quelques minutes et, déjà, nous étions au large. La brise plus âpre soulevait de grosses lames. Si nous dansions fortement, nous ne chantions plus guère. La coque du *Weellingen* grossissait à vue d'œil. Lucien, qui n'en voulait pas démordre, était resté sur la cabine, accosté au mât, comme Napoléon sur le pont du *Bellerophon*, le nez en l'air, pour « prendre le vent » mais le chapeau enfoncé sur les yeux et les bords rabattus sur les oreilles, — très digne, en somme.

Il y avait entre nous un accord de silence involontaire. Les sursauts de la barque devenaient moins réguliers et plus profonds. Allons ! Allons ! il faut réagir ! et j'entonnai :

L'adjudant et sa monture....

L'écho fut très faible. Je crus remarquer que les voix devenaient sourdes. Le sentiment du rythme se perdait. Était-ce déjà un malaise ?

Un cri d'Anselmus nous fit tourner la tête. Nous étions tout près du *Weellingen*. D'où vient donc que personne de nous ne s'en était aperçu ?... Pas même Lucien ?... Pour moi, j'ai comme un vague souvenir qu'à ce moment-là, quelque chose comme une roue noire, me tournoyait déjà devant les yeux.

On louvoie un peu, puis on cherche à accoster.

Refus absolu. Un officier nous informe très poliment que,

par ordre récent, le bateau-phare doit être soustrait à toute visite.

Désappointement général. On vire de bord. Mais, cette fois, cela devient grave.

Chacun de nous avait compté sur le sursis d'une demi-heure, et voilà qu'il fallait, sans désemparer, refaire la traversée, contre le vent ! C'était jouer de malheur.

Le *surouest* s'élevait au large. Pour rien au monde personne n'aurait avoué l'ombre d'un malaise. Les lèvres blémisaient légèrement. Pour se soustraire aux oscillations entêtantes de la vague, les yeux fixaient un point, bien loin, à l'horizon, avec une affectation d'indifférence.

— Voyons, Mesdemoiselles, un peu de nerf ! Montrez-vous plus *hommes* que ça, diable !

— Mais, je vous assure, cela va très bien ! A peine un peu de vertige.... C'est vraiment une traversée charmante !

C'était Jeanne, la plus jeune des sœurs, qui disait cela : cependant, je soupçonne qu'elle était déjà travaillée par une nausée sourde. Elle fit, toutefois, un effort surhumain.

— Tenez, vous allez voir ! et elle balbutia :

L'adjutant et sa m...onture...

Tous deux d'une fière al...lure

Trottaient sans d...outer de rien....

La voix faiblissait peu à peu. Je crois qu'elle chantait en mineur, sans s'en douter.

Et moi, je répétais machinalement, dans le même mode :

Ça va b...ien, ça va b...ien, ça va bien, ça va b...ien !...

Pour rien au monde, je n'aurais voulu paraître avoir une ombre de mal de mer. Maintenant, seulement, j'avoue, sans vergogne, que j'éprouvais sur le sommet du crâne la sensation de coups de marteau cruellement douloureux.

Et, pendant que tous les autres psalmodiaient cette gaudriole militaire sur des tons de croquemorts à jeun, je sentais la sueur froide me perler le long des tempes. J'avais beau me raisonner, vraiment, c'était plus fort que moi, et je crois que

c'était plus fort que tous les autres. Je me cramponnais pourtant à mon mal de cœur, pour ne rien laisser voir. Ça devenait terrible.

C'est tout ce que je me rappelle. J'entrevois, encore confusément, pendant cette traversée, la caboche embroussaillée d'Anselmus se découpant, rousse, sur le ciel gris, avec un rictus qui semblait dire : j'en ai vu bien d'autres ! Je vois, comme dans un nuage vague, la silhouette de Lucien agonisant le long de son mât, les bustes de mes enfants répandus dans le fond de la barque, puis des têtes de jeunes filles penchées en dehors du bateau, ou bien oscillant entre des mains crispées ; enfin, les allées et venues d'un large seau où nageaient des crevettes incomplètement digérées... Tout cela chevauche aujourd'hui dans mon crâne, comme un cauchemar douloureux où se mêle le bruit de voix mal assurées et de poings scandant sur les bancs mouillés :

Ça va bien, ça va bien, ça va bien, ça va bien.

.....

Un cri d'Anselmus, le même qu'en abordant le *Weellingen*, nous remit tous sur pied, comme par enchantement ; nous approchions, nous étions moins livides. J'avais heureusement du kirsch dans ma gourde. Un coup, à la régalaide, et les couleurs revinrent sur tous ces jeunes visages. L'Allemande, qui, pendant tout le retour, s'était esquivée dans la cabine, venait de faire sa rentrée. Elle était, ma foi, rose, pimpante... absolument soulagée. Elle paya sa promenade 2 francs et y ajouta un *thaler* (3 fr. 75) pour le mousse.

Le brise-lames où l'on aborde n'était plus qu'à cent mètres, couvert de monde. La barque était de nouveau tranquille ; nous, nous étions très vaillants. Lucien avait tiré vaillamment son mouchoir et l'agitait en signe de bon retour. Ces demois-

selles avaient repris leur gracieux sourire. Inévitablement, c'était le moment d'entonner :

L'adjudant et sa monture...

Et nous y allâmes, cette fois, de bon cœur :

Ça va bien ! ça va bien ! ça va bien ! ça va bien !...

Nos amis nous attendaient, anxieux. On amarre ; on jette une planche. En deux sauts, nous sommes à terre. De toutes parts :

— Eh bien ! et cette promenade ?

— Excellente ! Un temps superbe ! Une traversée magnifique ! Il n'y a que cette pauvre dame allemande... Vraiment, cela faisait peine à voir ! Quand on a de pareilles faiblesses, on devrait éviter d'aller en mer !

GRANDE MARÉE

SEPTEMBRE a ramené les vents d'automne, le ciel gris, les champs de bistre. Peu à peu, les villas frileuses et assoupies ferment leurs paupières de bois. Les bandes joyeuses fuient devant les tempêtes prochaines.

Seuls, les amants éperdus de la mer demeurent, pour assister à l'admirable spectacle de ses colères et de ses emportements sauvages.

Le sémaphore a annoncé : violente bourrasque. Le ciel est clair ; mais, du bout de l'horizon, la mer charrie des lames livides, toutes ourlées d'écume. Les vagues succèdent aux vagues, rapides comme le rythme d'une respiration fiévreuse. Très loin, dans la brume, la vue des steamers en partance fait courir des angoisses dans les cœurs.

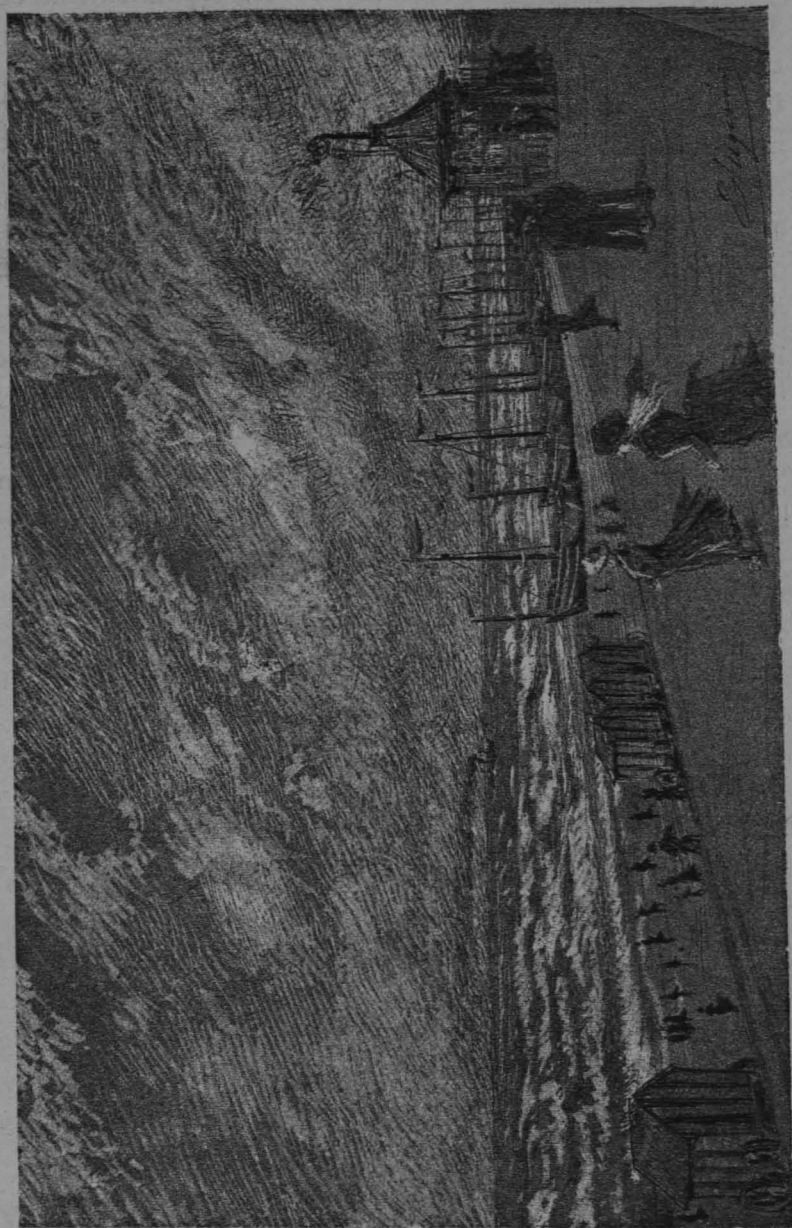
Sur la digue, plus un baigneur. Dans la rue du Kursaal, la rafale souffle en tempête. En y entrant, la trombe vous enveloppe des pieds à la tête. Impossible d'avancer d'un pas. J'ai vu mettre plus d'un quart d'heure pour franchir ce terrible défilé qui n'a pas plus de cinquante mètres. Les portes des hôtels, du côté de la digue, sont fermées à double tour. Un coup de vent suffirait pour renverser en une minute les chaises, les tables et les grands arbustes en caisse. Tout est rentré, à l'abri. Les pêcheurs ne partent pas. Ils

veillent nuit et jour, au fond de leurs chaloupes amarrées, pour réparer les avaries possibles et vider les embarquements d'eau.

Dès sept heures du matin, tous les baigneurs, tous les vieux pêcheurs se sont attelés à une tâche commune : le sauvetage des cabines de bain.

Reculant devant la marée montante, toutes les cahutes sont d'abord repoussées jusqu'au pied de la digue. C'est là qu'on ira les chercher. Un câble est amarré solidement à un crochet par derrière, et toutes les forces disponibles de la plage s'attèlent pour faire remonter à leur lourde masse le rude revêtement de briques qui borde la digue. A Ostende, rien de semblable. A Blankenberghe, on laisse assez volontiers aux pêcheurs cette dure tâche. A Heyst, pas un bras étranger ne chôme. Ce qu'il faut sauver là, c'est le pain de ces pauvres gens. Aussi, comme chacun y va de bon cœur ! On s'habille en conséquence, et, malgré le vent, malgré la pluie battante, on tire sans relâche, sans répit et en mesure : « A... his !... » En deux heures, toutes les cabines sont remontées sur le quai où la tempête peut à loisir faire tournoyer des rafales de poussière et d'écume.

C'est dans l'intérieur même de ces cabines remontées, à l'abri du vent, qu'on peut assister à la grande pulsation de l'Océan. Admirable spectacle ! Deux nappes infinies : la mer, d'un vert roux, plâtreux ; le ciel, d'un gris funèbre. La vague, énorme et rageuse, vient s'acharner, impuissante, contre la digue qu'elle couvre parfois de larges éventails de mousse blanche. Tout au pied, les flots roulés en spirale se livrent des batailles de géants. Le sable soulevé mêle à la nappe d'eau qui fuit des myriades d'épaves bouillonnant confusément dans l'écume. De très loin, les lames se forment ; on les voit, régulières dans leur fureur, ondoyer et grossir, s'élever, longues et massives, tordre leur crête en volutes, et déverser de neigeuses cataractes dans le gouffre en dessous creusé par les spasmes des lames qui les ont précédées...



41. Grande marée sur la digue de Heyst, le 23 septembre.

On resterait des heures entières à regarder cette lente et terrible formation de la vague, à écouter les hurlements du vent, à scruter le secret de cette âme fantastique de l'Océan, tantôt riante et douce, comme le souffle d'un enfant, tantôt insatiable et terrible, comme les monstres de l'ancienne mythologie.

Colères fugitives. Je ne sais rien de plus éphémère, parfois, que ces formidables ouragans. En une heure, un rayon fait disparaître jusqu'aux dernières traces du drame. Le vent devient subitement tiède et doux. Les hôtels rouvrent leurs portes, comme par enchantement. La digue se couvre de monde. Le soleil rit sur les briques mouillées et la mer, devenue bonasse, semble dire à l'homme : « Grand enfant, c'était pour rire ! Mais n'est-ce pas que je t'ai fait bien peur ? »

ANIERS ET BAUDETS

Tout en bas de la rampe qui donne accès de la digue à la plage de Heyst, s'élève une barrière. Dix mètres de long, au plus; un mètre de haut. C'est là que, le matin, vont se ranger les âniers et les baudets.

Les ânes sont, par la tête, attachés à la barrière tout ensellés, sanglés, garnis de peaux de moutons et d'étriers, bridés, pour la forme.

Il y en a de charmants, de ces baudets! — C'est le nom qu'on leur donne à Heyst, où l'on ne dit jamais « un âne ». — Il y en a de jeunes; de gais, tout gris; de graves, tout noirs, avec de grandes oreilles et des allures de conseillers référendaires.

Un matin, j'étais sorti de mon hôtel, avec la volonté bien arrêtée de faire le portrait du plus joli grison que je trouverais ce jour-là sur la plage. Rien ne pose plus docilement qu'un âne, lorsqu'on lui permet de poser.

Mon embarras fut très grand lorsque je fus devant la balustrade. Ils étaient bien là vingt-deux rossignols d'Arcadie, au moins; tous jolis, bien étrillés, les nez alignés au cordeau, les pieds enterrés dans le sable, les mentons posés sur la barre, résignés, la queue ballante.

J'eus d'abord la pensée de les dessiner tous les vingt-deux, à la file. Entreprise téméraire, mais joli tableau. En aurais-je eu le courage? D'abord, il eût fallu compter avec la clientèle.

Une bande d'excursionnistes pouvait survenir et, dans ce cas, adieu les modèles !

Je me résignai donc à détailler. J'en distinguai un — rousseau, avec une jolie tache blanche en tête ; — des poils roses aux oreilles, une crinière bien roide, — enfin un amour d'âne, créé et mis à Heyst pour la joie des enfants et l'inspiration des artistes.

Ici j'ouvre une parenthèse.

Chaque âne, le matin, dès son arrivée, reçoit, à la barrière, un numéro d'ordre. Premiers venus, premiers inscrits. Les survenants prennent la file, par la droite.

Or les ânes, tout comme les hommes, ont des vertus et des défauts héréditaires. Les excursionnistes les connaissent tous, non seulement par leurs noms, mais par leurs qualités et par leurs vices. Petrus ne trotte pas. Fritz rue. Paul a la bouche dure, etc. Les habitués se gardent, autant qu'ils peuvent, des rétifs, des têtus, des capricieux. Cette réserve, toute motivée qu'elle soit, ne fait pas l'affaire des propriétaires. Certains grisons vertueux peuvent être écrasés par les préférences. D'autres roussins, trop vieux ou d'allures trop révolutionnaires, demeureraient sans clientèle, — capitaux improductifs pour l'exploitant.

Pour remédier à cela, on a fait un règlement, paternel pour les âniers comme pour leurs coursiers, et marqué au coin d'une justice distributive impeccable pour tous, mais fort tyrannique pour les cavaliers ! Les excursionnistes, en vertu d'un article spécial, sont obligés aujourd'hui de prendre les baudets à la barrière, *dans leur ordre d'alignement*. Conséquences : vous connaissez les mœurs et la tenue excellente de Martin, qui a le n° 12. Vous voulez l'emmener en promenade ? Vous n'avez que deux solutions : ou louer en même temps les onze baudets qui le précèdent dans l'alignement ; ou attendre que ces onze précédents soient loués pour jeter votre dévolu sur le douzième — et monter dessus incontinent,

— en admettant qu'il n'ait pas été déjà loué du même coup par celui qui a pris ses voisins de gauche.

Autrement dit : la liberté des ânes n'est pas libre. C'est à prendre ou à laisser. Licence, pour les âniers, d'offrir des bêtes vicieuses. Obligation numérotée, pour la clientèle, de prendre celles-ci, de préférence avant les autres.

Je ferme ici ma parenthèse indispensable pour ce qui va suivre.

J'avais admiré le nez du petit gris (n° 7), une monture idéale ; je demande où est l'ânier : un gamin sort du rang.

— Je loue ton baudet à l'heure pour le dessiner, lui, et toi aussi, pour te dessiner, par dessus le marché.

Dénégations de l'ânier, qui déclare en secouant la tête que « c'est impossible ! »

Je m'évertue à lui faire comprendre, en français, que ma demande est toute naturelle et, pour lui, lucrative. Le gamin me répond en flamand. Nous risquons de discuter longtemps.

— Où est le chef des âniers ?

On m'amène un doyen d'âge : vingt ans, casquette défoncée, veste sale, le fouet passé autour du cou.

— Ecoute bien. Je loue le n° 7, à l'heure, pour le dessiner.

— Impossible !

— Pourquoi ?

L'ânier me conduit au poteau muni d'une pancarte officielle. L'article du règlement précité y est écrit en toutes lettres.

— Eh bien ? En quoi ce règlement des promenades me concerne-t-il ? Il ne s'agit pas d'une promenade, mais d'un dessin !...

— Impossible ! Fais le portrait du n° 1, d'abord, et des six autres numéros ensuite. Comme cela, tu pourras faire le n° 7. C'est le règlement ! sais-tu.

— Ainsi, il me faudra faire le portrait des six premiers baudets pour faire le septième ?...

Pour toute réponse, l'ânier silencieux, du manche de son fouet, me montre l'écriteau.

— Mais c'est invraisemblable ! Le règlement ne peut pas être aussi... injuste que ça... Va me chercher Joseph !

Joseph, c'est l'unique agent de police de Heyst. Je dis :



42. Joseph, ancien agent de police de Heyst.

c'est, bien à tort. Je devrais dire : *c'était*, car le brave homme n'est plus aujourd'hui officier de police. Il a repris son métier véritable : celui de maçon ; et je l'en félicite.

Joseph accourt, autant que lui permettent de courir ses courtes jambes, légèrement arquées. C'est vraiment un des types curieux de Heyst. Son profil s'éloigne sensiblement du type grec. Il prend volontiers, en parlant, des poses de premier

consul, les mains derrière le dos, les sourcils froncés, quand il croit arbitrer un différend.

— S'il vous plaît, monsieur, me dit-il, je ne connais que le règlement. Il y a un règlement, il faut le respecter, sais-tu !

— Un règlement ! quel règlement ? celui des promenades ? Soit ! Mais il n'y a pas de règlement pour les croquis !

— Voyons, monsieur, veux-tu être raisonnable ? Une supposition que tu aies, une fois seulement, fait le portrait des six premiers baudets, eh bien, tu sauras faire tout de suite le septième, sais-tu !

L'ânier triomphait. Je désespérais. Par bonheur, j'aperçus sur la digue un homme excellent et un artiste de haute valeur, mort aujourd'hui et regretté de chacun. J'ai nommé Veyrhas, le peintre éminent des enfants, dont nous avons tous admiré le *Défilé des Ecoles devant S. M. le roi Léopold*. J'ai recours à lui. Veyrhas, un pur flamand, n'en croit pas ses oreilles. Il se fait obligeamment répéter par Joseph son interprétation biscornue.

— Mais, triple sot, lui dit Veyrhas, en éclatant de rire, quand le curé te dit d'aller à confesse, est-ce que tu y envoies ta femme à ta place ?... Toi et ta femme, est-ce que c'est la même chose. Non, n'est-ce pas ?... Eh bien ! est-ce qu'on peut faire le portrait d'un âne pour un autre ?

Interloqué, Joseph réfléchit. Son sourcil s'appesantit de plus en plus sur son œil. La comparaison le trouble, évidemment.

Enfin, après un long silence :

— Non, voyez-vous, Monsieur Veyrhas, s'il s'agissait, une fois, d'envoyer les ânes à confesse, vous auriez peut-être raison. Mais, quant à ce qui est de leur portrait, je ne peux pas le permettre, non, vraiment ! je ne peux pas.

Rien à répondre, n'est-ce pas ? Je me suis retiré, mon carnet sous le bras.

Le lendemain, quoique exaspéré, je pris ledit carnet. « Eh bien, me dis-je, je ferai, s'il le faut, la galerie tout entière ! » Et me voilà parti.

Je n'étais pas au bout de mes peines ! J'allai m'asseoir dans le sable, à cinq ou six mètres en avant de la barrière, me réservant une perspective de toutes les têtes de baudets, vues de trois quarts.

« J'irai très vite, » me dis-je, « et, en somme, je pourrai faire quelque chose qui sera peut-être intéressant, complet.

Joseph, curieux, descendit à la barrière, me vit m'asseoir, me sourit, et s'assit lui-même à dix pas de moi, dans le sable.

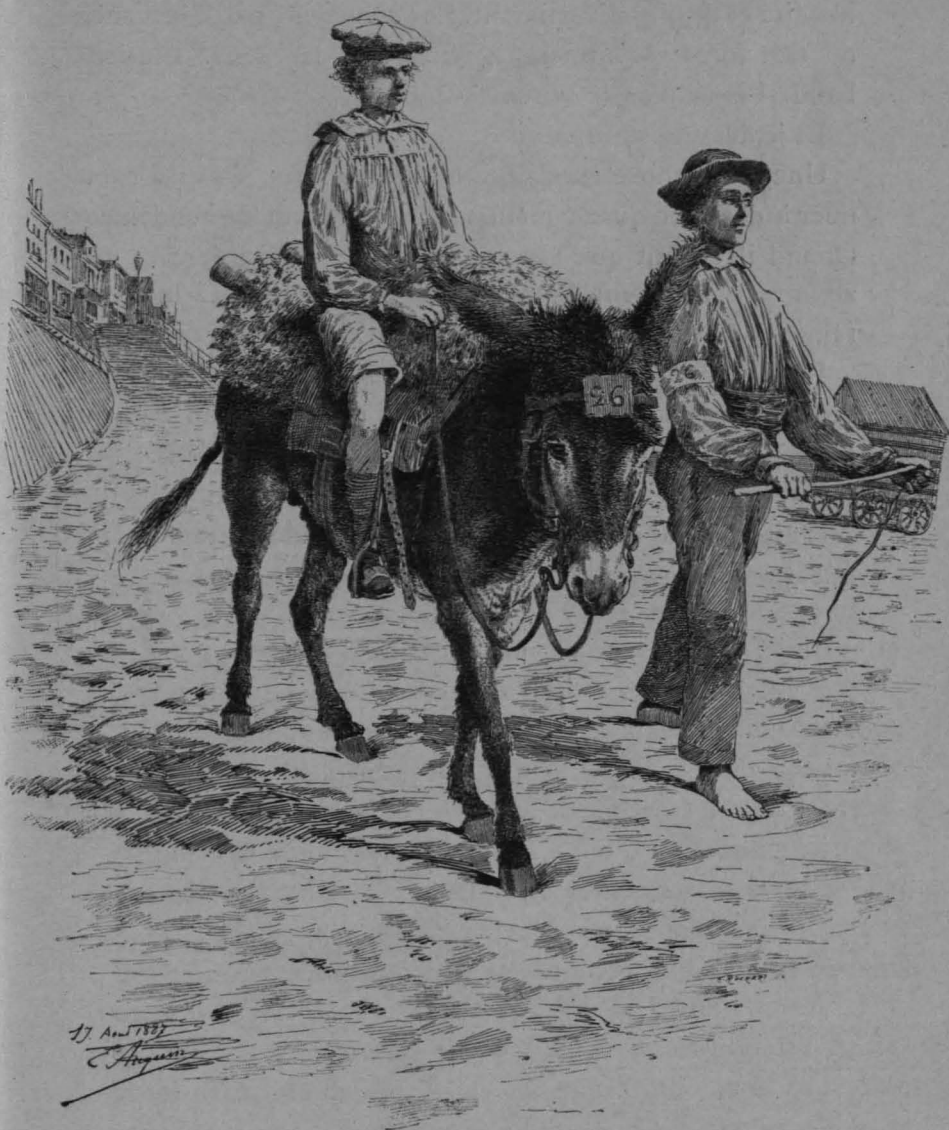
Et je croyais que je n'aurais qu'à dessiner, tout simplement, la rangée entière.

Erreur. Les âniers, après s'être concertés, considérèrent que ce croquis, collectif et successif, était encore plus contraire à leur intérêt que le libre choix d'un modèle. Il fallait sans doute — selon eux — louer toutes les bêtes isolément et successivement, pour avoir le droit de les dessiner en masse. Aucun ne vint cependant m'en faire la proposition, heureusement. Mais ils affirmèrent leur prétention par un stratagème des plus neufs et des plus gais. Chacun, pour m'empêcher de dessiner, se mit silencieusement en devoir de remuer la tête de son baudet, de haut en bas et de droite à gauche. On n'avait jamais vu rien de pareil. Les ânes, mal habitués à battre la mesure à quatre temps avec leur tête, se défendirent ; grève générale ; coups de bâtons, coups de pieds ; rien de plus inouï et de plus grotesque.

Le plus vexant, pour les âniers, c'est que je feignis de ne rien apercevoir et que je continuai de dessiner, comme si les roussins eussent été de marbre.

Qu'imaginèrent alors les syndiqués ?

Chacun monta sur son baudet et se mit à le faire galoper sur la plage, à cent mètres de la barrière. On voit d'ici cette cavalcade de jockeys d'Arcadie courant en tous sens, comme des effarés, sans but, sans raison apparente. Lorsqu'un excur-



42. Pétrus, baudet de Marie Vande Pitte, à Heyst.

sionniste survenait, tous les loueurs se précipitaient sur lui à fond de train. Une course au plus vite arrivé ; rien de plus insolite et de plus divertissant. Le promeneur parti, le manège du trot forcé recommençait dans tous les sens. Plusieurs baudets essoufflés se mirent à braire.

Et je dessinais toujours.

Une seule chose exaspérait les âniers : que je pusse continuer à dessiner quand même. Cela les vexait profondément. Quand ils virent que rien ne pouvait me faire fermer mon album, ils revinrent doucement et piteusement, à la file, se ranger à la barrière. Alors seulement, je pliai bagage.

Un d'eux s'aventura jusqu'à venir regarder par-dessus mon épaule, curieux de savoir si c'était réellement un âne que j'avais dessiné. Jamais je ne vis ânier plus abasourdi.

J'avais fait..., à son insu, le portrait... de Joseph !

C'était, à vrai dire, le seul qui y eût, involontairement, mis quelque obligeance.

CARAVANES VERS KNOCKE

TOUT cela ne me fournissait pas des modèles d'ânes. J'eus recours à deux moyens fort simples. Le premier fut de consulter Marie Vande Pitte, l'oracle de la plage.

Voyez la bonne aubaine ! Marie possédait un baudet superbe, grand, beau, bien fait, tout noir et docile... J'eus dès lors le loisir de faire une étude sérieuse, sans passer par les fourches caudines de tous ces barbares. Le fils d'un jeune peintre de nos amis, Jean J..., voulut bien compléter le tableau. J'ai passé, ce jour-là, une bien agréable après-midi, ayant connu des hommes politiques qui posaient beaucoup moins patiemment que Petrus, l'âne de Marie Vande Pitte.

Quant à mon second moyen, ce fut de surprendre en flagrant délit une de ces belles caravanes qui surgit tout d'un coup d'un repli silencieux de la dune. Rien de plus gai et de plus inattendu. On voit poindre d'abord deux longues oreilles presque horizontales, puis, sous les oreilles, deux yeux, puis un cou. Après, naissent une tête de femme ou d'enfant, puis des jambes. Tout cela paraît successivement, sort à fur et

mesure des touffes de hoyats, grandit, prend forme. Et, pendant que le premier âne émerge du sable, morceau par morceau, une seconde tête d'âne suit; puis, une troisième, une quatrième, à la file, à des niveaux différents, portant des cavaliers et des amazones de tout âge, de tous costumes. Les jupes s'étalent, avec de grands plis cassés, sur les croupes. Les chapeaux encadrent les figures, dans des nimbes de paille claire autour desquels des voiles de gaze, bleue ou blanche, font mille folies.

Ces visions de caravanes dans la dune sont vraiment féeriques. Allez à Montmorency, à Enghien, à Fontainebleau, partout où l'âne légendaire des Parisiens a encore quelque prestige, vous verrez autre chose, mais point cela. Du plus loin qu'on aperçoit un baudet, aux environs de Paris, on entend son fer claquer sur le pavé des routes. Dans la dune, rien de pareil. Le sable amortit tout. Les baudets trottent sur le velours; l'oreille ne perçoit que des éclats de rire. C'est charmant.

C'est ainsi que je les dessinaï jadis, en pleine exploration, grâce à la gaieté d'une excellente famille liégeoise, les W^{***}. Or, je ne sais rien de plus joyeux que les Liégeois chantant à tue-tête des *cramignons*. Il me semble que mon crayon riait en les dessinant. Je retournerais à Heyst, rien que pour voir leurs figures épanouies et franches. Mais, où sont-elles?...

Ah! le joli tableau que celui de tous les baudets s'étageant dans les petits ravins de la dune! La riante perspective que celle de toutes ces longues oreilles plaquant des V d'un noir superbe dans le rose des éboulis ou dans le bleu clair du ciel!

En vérité, cette méthode de pose en cavalcade eût été parfaite pour désarmer des âniers de Heyst, et je m'estime encore un triple sot — mon croquis fini — de ne l'avoir point trouvée dès la première minute.

Malheureusement, l'esprit ne vient pas toujours du premier coup — quand il vient; — Joseph me l'avait bien prouvé.



44. La famille W... en cavalcade dans les dunes de Knocke.

DE HEYST A KNOCKE PAR LA PLAGE

KNOCKE devra marquer le terme de nos pérégrinations sur les plages belges. Au delà, nous ne trouverons plus qu'un vaste désert de sables, jusqu'à Katzand; autrement dit, nous serons en face du Zwin. Or, cette ancienne route de la grande marine marchande vers Bruges, pendant de longs siècles, a disparu sous l'amoncellement des poussières séculaires et s'est effacée dans le morne silence des polders.

Knocke est donc, au bord de la mer, la dernière station du nord de la Belgique qui soit habitée. Encore faut-il ajouter que le mot « bord de la mer » ne convient qu'à un écart de constructions balnéaires séparées du village de Knocke d'environ un kilomètre. Ce pied-à-terre, aujourd'hui garni d'une digue et d'hôtels, donne asile à quelques groupes de baigneurs silencieux et modestes.

Le village proprement dit, dont le nom est marqué sur toutes les cartes du xvi^e siècle, est resté ce qu'il était dès le début : à la fois élégant et calme. Nous le retrouverons à son heure. En vérité, le mieux, pour les baigneurs de Heyst, est d'user de Knocke comme d'un charmant pèlerinage, où l'on peut aller gaîment se baigner, prendre un apéritif ou goûter. Par le beau temps, il fait bon venir s'y dérober à la curiosité vulgaire des nouveaux venus d'Ostende ou de Blankenberghe.

Aussi les promeneurs sont-ils fréquents, tant sur les routes de l'intérieur que sur la plage.

On peut, en effet, user du train vicinal. Mais combien vaut-il mieux y aller à pied ou à âne, et en rapporter, grâce à ces derniers — car c'est généralement à âne qu'on y va — toute une provision de sommeil, de bonne humeur et d'appétit!

Les routes intérieures sont larges et variées. Comme mode de transport, on peut s'y rendre par la vapeur ou à bicyclette.

La voie la plus gaie, c'est la plage. Quatre à cinq kilomètres de haute-école. Lutte singulière avec les aliborons, sur ce chemin de Knocke, où les cavaliers s'agitent et où les baudets les mènent!

Jamais je n'ai mieux constaté l'intelligence et la philosophie des ânes qu'en suivant le versant de ces superbes dunes. Ce n'est pas pour rien qu'on qualifie les baudets de « philosophes ».

Et d'abord, ces montures, qui font quelquefois quatre par-cours par jour (vingt kilomètres), sont très judicieusement économes de leurs pas. Elles savent qu'il est plus fatigant de marcher sur le sable mou que sur le dur. Aussi, suivent-elles, de préférence, les pistes déjà foulées et les empreintes de ceux qui les ont précédées et qui ont fait, les premiers, l'épreuve du terrain. Combien de générations humaines pourraient ainsi profiter de cet exemple et suivre la trace de celles qui leur ont montré la route! Ce serait, sans doute, un exemple de sagesse et de modestie, presque toujours à imiter. Combien peu s'y résignent! Là où l'eau et la proximité de la terre ferme ont formé un point d'appui solide, les ânes, très avisés, marchent obstinément. N'essayez pas de tirer sur la bride à droite ou à gauche; l'animal suit toujours son idée, très arrêtée et très logique; rien ne saurait l'en détourner. Je me trompe: la vue d'une ombre qui grandit et se rapproche, derrière lui, est un argument décisif pour qu'il presse le pas. Il sait qu'au bout de cette ombre; il y a un ânier, et qu'au bout de cet ânier, à peine plus intelligent que lui, il y a un bras et un énorme



Héyl. 5. 8. 77

E. Augustin

45. Anier et baudet, à Heyst.

bâton. Il sait aussi que jamais l'ânier attardé ne rattrapera son âne sans appliquer deux ou trois maîtres coups de matraque sur son échine à yif. Aliboron a une excellente mémoire. Il a, d'ailleurs, conscience que le touriste est un homme généralement plein d'humanité et de savoir-vivre qui, pour rien au monde, ne voudrait faire souffrir sa monture ou lui causer de la peine; de quoi, bête très égoïste, l'âne se moque, habitué qu'il est à ne vivre que d'injures et de coups. Tout porte même à croire que les baudets doivent avoir, pour les excursionnistes qu'ils transportent, un mépris souverain. N'est-ce pas le propre des races asservies de n'admirer que la brutalité et de n'estimer que la violence? Ce serait à croire que certains ânes ont lu Tacite.

• Donc, ni fouet, ni canne, ni coups de talons; rien n'agit sur eux, rien... que l'arrivée de l'ânier. Sitôt qu'ils entendent son pas se rapprocher, avant même d'avoir rien vu de son ombre, ils détalent au grandissime galop. S'ils se laissent rejoindre, s'ils aperçoivent seulement, sur le sable, se dessiner l'apparence d'un bâton levé, il faut voir les enjambées, les écarts brusques, les fuites de reins, à droite ou à gauche!...

De là des paniques et, parfois, des chutes, presque toujours inoffensives. C'est le côté pittoresque de ces cavalcades. Les baudets — c'est chose entendue — ne galopent jamais que par peur. Mais si l'un d'entre eux vient à partir, tous prennent la fuite derrière lui, et c'est le comble du pittoresque qu'une charge de vingt baudets affolés tous ensemble!

Rien de plus naïvement gai que ce sport, où point toujours je ne sais quelle arrière-pensée de familiarité bourgeoise. C'est le peu qui nous reste de la vieille gauloiserie qui s'éteint; distraction peu affinée, sans doute, mais dont la bonhomie un peu bruyante valait bien, soit dit en passant, l'ironie psychologique de nos générations nouvelles.

Allez à Knocke, vous qui rêvez les excursions riches en anecdotes. Vous en reviendrez les yeux ravis, l'esprit pourvu. Et puis, quel air vivifiant!

SOUVENIRS DU VIEUX KNOCKE-BAINS

EN 1890

Au sortir de Heyst, les maisons de Knocke semblent toutes voisines; mais, une fois sur la route, je ne sais pourquoi, les dunes lointaines semblent fuir à mesure qu'on approche. Au bout d'une demi-heure de marche, elles prennent corps dans une vapeur nacrée.

Au-dessus des sommets presque blancs, entre des hoyats ébouriffés, apparaissait, il y a déjà quelques années, la tête verte d'un phare, planant curieusement sur les solitudes de la Hollande. Puis, au milieu d'une panne largement ouverte, le pavillon bleu à étoiles jaunes de l'estaminet du Congo. Les boudets, qui se suivent toujours et ne se ressemblent jamais, gravissaient alors lentement, les uns derrière les autres, la trouée qui menait au sommet de la dune.

Tel était Knocke-Bains, en 1890. Sa plage se composait alors de trois cabines, de trois estaminets et d'un belvédère. C'est ainsi que nous l'avons dessinée.

Du côté de la dune ouverte, la mer, très claire et sans limite, glissait à perte de vue sur des plages de sable jusqu'à la frontière de Hollande.

Aujourd'hui, le phare, d'aspect si pittoresque, s'est dissimulé derrière des hôtels très modernes. Sa lanterne, à feu blanc fixe, continu, et construite suivant la forme officielle de

tous les phares belges, porte une tête ronde sur une tour carrée en briques rouges.

Au surplus, ce monument n'était pas, vers 1890, la véritable curiosité de Knocke-Bains. Ce n'était pas davantage l'estaminet du *Congo*, ni celui de la *Marguerite*. La *cosa rara* de Knocke, en l'an 1890, c'était le préposé au phare, qui, par ses aptitudes et ses spécialités variées, méritait une visite des touristes. Sera-t-il en fonction quand paraîtront



46. Le vieux Knocke-Bains,
en 1890.

ces lignes? C'est peu vraisemblable. Ce fonctionnaire était, en tout cas, un artiste d'un genre à part. Il avait le don de voir la nature sous des aspects absolument personnels et qu'on eût vainement cherché dans les collections des primitifs flamands les plus esclaves de la simplicité. Il fallait voir son musée! Et ce brave préposé recommandait tout spécialement aux amateurs d'impressionnisme une vue des dunes et un Lion de Waterloo près duquel pâlisait celui de Thordwal-sen; puis, encore une merveille d'un genre tout différent: une tour de coquillages ornée des drapeaux de toutes les nations, chef-d'œuvre d'un formidable désœuvrement et d'une patience monacale.

J'aurais eu des remords toute ma vie de n'être pas entré chez ce brave gardien, lorsque je vis, un jour, la joie que lui causait un entretien de dix minutes avec un être civilisé, un regard bienveillant jeté sur ses étonnantes marines.

Knocke-Bains ne pouvait être alors qu'une halte pour l'excursionniste. Il était de coutume rigoureuse de s'arrêter à l'un des estaminets, pour laisser reposer les ânes et payer aux conducteurs une goutte de « genièvre ». Les baudets, qui le savaient, allaient d'eux-mêmes s'aligner le long d'une barrière au pied de laquelle se dissimulaient quelques maigres touffes d'herbes brûlées par le soleil. C'était leur rafraîchissement. A Knocke, que de raffinements, aujourd'hui, même pour ces pauvres baudets !

Pendant qu'on mangeait des sandwiches, les enfants montaient au « Belvédère ». N' imaginez rien de grandiose, rien même de beau. C'était un chevalement en bois, charpenté sommairement, qui faisait rêver naufrages et squelettes de navires rongés par les flots. Tout à côté, au bout d'une énorme perche et découpé dans une planche de bois, se profilait brusquement sur le ciel un Chinois furieux, les jambes démesurément écartées, les bras tendus, menaçant la mer d'un index rageur. Cette charpente dénudée, vermoulue, maigre et osseuse, semblait, de loin, la carcasse d'un immense oiseau de mer dépouillée par le vent. Quant au Chinois, il était admirable. C'est l'un des accidents du paysage qui donnait à la plage isolée de Knocke son cachet de gaîté un peu ironique. Aujourd'hui, tout s'y transforme de plus en plus. O profanation du progrès ! Le Chinois y est-il toujours ?

C'était alors le temps des peintres ermites qui venaient s'enterrer vivants pendant quelques jours dans ce petit cénotaphe de famille. Ce genre de pénitence en valait un autre. A l'estaminet du Congo, comme à celui du Belvédère, figurez-vous qu'on avait construit (curieuse idée !) quelques chambres pour des touristes. Une nuit de tempête, dans cet ermitage romantique, devait avoir un caractère à la fois grandiose et effroyable.

Dans ces plaines de sable dépouillées, le vent devait s'élever à des violences inouïes. A vrai dire, ceux qui avaient eu le courage d'y séjourner plusieurs nuits ne paraissaient point s'être autrement dilaté la rate.

A titre de curiosité archaïque, pour ceux qui ont alors fréquenté cette thébaïde flamande, je rappellerai de curieuses sentences qui décoraient les cloisons en planches des trois cellules quasi-monastiques. Elles témoignaient naïvement



47. Le Belvédère chinois, à Knocke-Bains, en 1890.

de l'état moral des visiteurs à ces époques reculées. Il en était de piquantes. Celles-ci, d'abord, qu'eût pu signer Périchon :

- 1° « La vérité est la base de l'art. »
- 2° « Beaucoup de dames se font artistes. »
- 3° « A quand la vérité dans l'amour, mesdames? »

N'est-ce pas là l'impertinence un peu amère d'un cœur blessé à vif? A cette date, la plaie s'était sans doute ouverte. Le ciel était de plomb et le vent soufflait en tempête. Le lendemain, le soleil paraissait avoir repris le dessus et la même main avait tracé rageusement :

- 4° « L'art est un mensonge, comme celui que murmurent les lèvres passionnées de la femme adorée..... »
- 5° « Mais, comme lui, il est divin. »

Évidemment, la plaie s'était cicatrisée. Le beau soleil d'août, sur les dunes de Flandre, fait parfois de ces miracles-là.

A Knocke, comme partout, les jours et les impressions étaient variables. Il en fut de lugubres. J'en ai pour témoin le commencement d'un poème biblique, en prose, griffonné sur le dos d'une vieille solive par trois Bruxellois confinés dans cette geôle, où le *suroué* faisait rage à travers une pluie diluvienne. Ce commencement, je le retrouve dans mes notes et le reproduis sans changement :

« Or, en ce temps-là, trois mages vinrent à Knocke.

« Et, le premier jour, qui était un lundi, le premier mage dit : »

Je passe le mot du premier mage, par convenance, bien qu'il fût tout au long porté sur la solive. Le poème continuait comme suit :

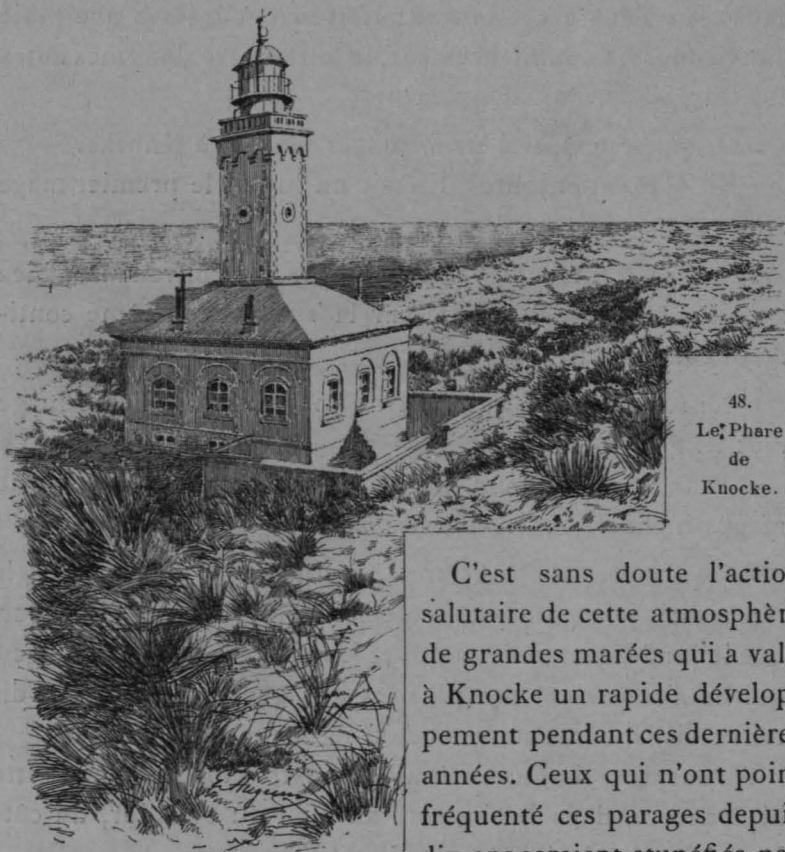
« Le second jour, qui était un mardi, le deuxième mage dit : (*le même mot*).

« Et le troisième jour, qui était un mercredi, le troisième mage dit encore : (*le même mot*). »

Cé qu'ils ont dit tous trois, vraiment, je ne pourrais le répéter ici ; je me contente seulement d'attester, sur l'honneur, que le lundi, comme le mardi et le mercredi, les trois mages, qui ne s'amusaient pas plus les uns que les autres, ont dit tous trois la même chose et dans la même langue.

Au surplus, si vous en doutez, l'inscription y est peut-être bien encore, dans la chambre au bout du corridor, du côté Est. Allez-y voir, la promenade est charmante.

LE ZWIN VU DES HAUTEURS DU PHARE DE KNOCKE



48.
Le Phare
de
Knocke.

C'est sans doute l'action salulaire de cette atmosphère de grandes marées qui a valu à Knocke un rapide développement pendant ces dernières années. Ceux qui n'ont point fréquenté ces parages depuis dix ans seraient stupéfiés par la transformation de son ancienne plage aujourd'hui confortablement accommodée.

Sur une longueur d'environ 500 mètres, à l'endroit où la route intérieure s'ouvrait par une large panne, s'élève aujourd'hui, en pente douce, l'accès incliné d'une digue toute nouvelle et parfaitement construite.

On y compte déjà les hôtels de Beauséjour, du Cygne, du Phare et même le Grand-Hôtel de Knocke !

C'est, comme on le voit, l'amorce d'une grande station balnéaire, dans laquelle cinq ou six grands hôtels de famille ont déjà pris position, à la grande joie d'Anglais qui viennent y élire domicile chaque année.

Knocke, actuellement, a l'aspect familial qu'avait encore Heyst, il y a seulement vingt années. La digue nouvelle laisse



49. Knocke-Bains, en 1898.

désormais place pour quelques villégiatures élégantes, qui seront construites avant qu'il soit quelques saisons. A vrai dire, les installations actuelles, conçues et exécutées dans le style des villas modernes de Blankenberghe, écartent déjà de ces rivages si lointains le cachet de simplicité recherché par les baigneurs modestes. Sans doute, les seules distractions qu'on y trouve, en dehors des salles d'estaminet, sont du genre le plus intime. Mais on a le pressentiment que le silence de cette retraite ne sera plus que de courte durée.

Il faudra pousser plus loin pour avoir l'apaisement d'un repos assuré. Mais, alors, où sera-ce !

Au-delà de cette station, c'est l'inconnu, le vague des sables

illimités en apparence et venant mourir à la frontière hollandaise, terme de notre excursion.

Je veux donc, avant de quitter Knocke-Bains et sans aller plus loin, jeter, du haut du Phare, un regard sur le magnifique spectacle du Zwin, de la mer et du pays.

Nulle part les sables étalés ne donnent plus vivement



50. La promenade à Knocke.

l'impression de la solitude, du désert, du silence. Très large, la plage s'enfonce dans un horizon de clartés laiteuses où l'œil fasciné cherche vainement la limite des sables et celle du ciel. De molles ondulations s'effacent et la végétation se fait de plus en plus rare : c'est le Zwin, l'ancien estuaire d'un fleuve détourné de son cours et rayé de la carte. J'ai parlé de cette région sauvage en écrivant une page spéciale sur la limite désolée qui sert de refuge à d'innombrables oiseaux de plages.

C'est là que de hardis chasseurs vont encore les poursuivre jusqu'à Katzand, où se trouvent les premiers vestiges de constructions anciennes sur le territoire hollandais.

Dans ces profondeurs, où ne peuvent se hasarder les gros navires avant l'approfondissement rêvé pour 1902, la mer repose sur d'immenses bancs de sable, brillants au soleil comme de larges vasques d'or. Elle dort, à marée basse, avec la paresse d'un rêveur qui s'étire sur un lit fait de millions de coquillages roses. Dans les torrides après-midi d'août, le ciel s'y reflète comme dans un miroir de nacre encadré d'argent. Sur le haut du phare, plombe une chaleur intense, heureusement tempérée par le grand vent du large. L'œil, aveuglé par la crudité blanche des rivages, s'arrête à savourer les tons gris cendrés des vapeurs où se noie l'île Valcheren. A certaines heures, l'horizon se coupe de silhouettes blanches, courant sur le grand chemin qui mène les trois-mâts et les steamers, d'abord à l'embouchure de l'Escaut, puis à Anvers. C'est le seul mouvement qu'on aperçoive au delà de cette immense inertie de l'eau et du sable.

Du côté de la terre, à deux kilomètres, la ville de Knocke montre à travers les arbres la tour carrée de son clocher et les ailes pimpantes de ses deux moulins. C'est une exquise attraction.

On descend. Les ânes ont soufflé. Et c'est par le village qu'on éprouve le besoin tout naturel de rentrer à Heyst, pour retrouver sur ce chemin un peu plus d'animation et de verdure.

KNOCKE-VILLAGE

ENTRE la digue et Knocke-Village, il y a à peine une demi-heure de chemin. Je dis avec intention : une demi-heure, parce que les gens du pays disent : à peine dix minutes.

Or, la route est en plein soleil, sans un arbre, sans un buisson pour atténuer, soit la chaleur, les jours de beau temps, soit la violence du vent, les jours de marée.

J'ajoute que cette route n'est autre qu'un tronçon de l'antique ouvrage nommé dans le pays : « Digue du Comte Jean ». Elle ne date donc point d'hier. On s'en aperçoit facilement, surtout si on la suit à pied. D'un bout à l'autre, les pavés, établis depuis des siècles, ont pris, avec les mouvements du sable, toutes les inclinaisons et toutes les allures. La plupart sont brisés et n'offrent au marcheur que des lames coupantes ou des angles taillés en pointe de diamant. Trajet excellent..... pour les cordonniers. Que si l'on s'écarte de ce chemin défoncé, mais résistant, on n'a d'autre ressource que de piétiner dans un sable profond et mou.

C'est là, il faut bien le dire, la plaie de Knocke. Le jour où l'État fera, du village à la mer, une route solide, bien entretenue et ombragée, la fortune de Knocke sera certaine. Peut-être sera-ce fait quand paraîtront ces lignes, car, dans ce pays, tout va si vite !

Une Société de capitalistes s'est en effet formée pour transformer toute la dune, encore chétive et pauvre, en une magnifique villégiature. Les projets se poursuivent rapidement, sur un plan séduisant.

Incontestablement, cela se fera et beaucoup plus vite peut-être qu'on ne le suppose.



51. Ramskappelle, vu des dunes.

Actuellement, les concessions sont en voie de progrès rapide. Des deux côtés de la digue du Comte Jean, se sont élevées des villas-types. Encore quelques années, et la jonction des deux groupes ne sera plus un rêve. C'est un peu comme dans l'Évangile. Ostende a engendré Blankenberghe, qui a engendré Heyst, qui est en train d'engendrer Knocke. Seulement, je me demande ce que Knocke pourra bien engendrer. Au delà, plus rien.

Aujourd'hui, Knocke-Village est presque encore, heureuse-

ment, à l'état nature, c'est-à-dire un ravissant petit trou, un admirable séjour de repos pour quiconque écartera l'arrière-pensée d'en faire une réelle station de bains de mer. La station n'est pas là, elle est à la plage, qui a déjà sa digue.

Dans son ensemble, malgré son relatif éloignement, c'est une résidence exceptionnelle par sa tranquillité, par sa grâce paisible, et qui cause une surprise des plus aimables à ceux qui en approchent. Type véritable du petit village flamand, coquet, simple, ombragé, montrant silencieusement aux arrivants le vieux pignon de son église, les ailes évaporées de ses deux moulins, et ses auberges où reluit déjà la propreté hollandaise.

Knocke a été le berceau d'une intelligente colonie d'artistes dont la gaîté, malheureusement évanouie, flamboie encore sur tous les murs d'auberges. C'est là qu'il faisait bon *peindre nature* ! On y trouvait toujours le sujet de quelque « morceau » pour la palette et l'occasion de « nopces féroces » pour les estomacs sérieux.

Tout cela disparaît peu à peu ; et les artistes qui voudront trouver l'inspiration dans la quiétude devront désormais, à l'exemple des lapins et des oiseaux des dunes, la chercher dans le Zwin !

Combien de temps pourrons-nous encore voir la petite place où les ânes sont instinctivement tentés de s'arrêter, la fontaine où l'eau chuchote sous les acacias ; la tour octogonale du clocher et le cimetière, où volent des papillons bleus parmi les herbes hautes, où s'agenouillent des femmes encapuchonnées comme des religieuses ?...

RETOUR VERS HEYST

LE fouet des âniers nous rappelle. Il faut retourner à Heyst, et, cette fois, à travers la dune. Très amusante chevauchée. Ces diables de baudets ont l'habitude obstinée de passer par les chemins les moins élevés et les plus étroits. Leur autre manie est de traverser des futaies hautes, juste ce qu'il faut pour leur permettre le passage, mais point assez pour que les cavaliers s'y engagent sans se déchirer la figure contre les branches.

Et c'est en général ces moments-là que les conducteurs choisissent pour donner le signal du trot. — Il faut bien rire un peu !

D'ailleurs, peu ou point de routes tracées ; des éboulis de sable, des bouts de prairies formant mamelons, des creux, des petits ravins, des fondrières. Voilà ce que la dune offre aux caravanes de promeneurs. On monte, on descend, on disparaît, on se perd de vue et, au moment où l'on est le plus tranquille, l'âne part, d'un galop furieux, inexpliqué, sans souci d'accrocher le voisin ou la voisine. Soyez sûr qu'alors l'ânier est proche.

C'est à ce moment que les chutes sont les plus pittoresques. J'ajoute que ces maudites bêtes s'animent de plus en plus à

l'approche de l'écurie. Il est même de bonne tradition pour les caravanes de faire, dans Heyst, une rentrée à fond de train. On revient par le haut de la digue et l'on descend au grand galop la rampe qui mène à la plage. C'est absurde; mais pas un ânier ne manquerait à cet usage! Il est trop dangereux pour qu'on l'abandonne.

Et il faut voir, à ce moment, la haute école des excursionnistes!



52. Knocke-Village,
vu des dunes.

En vérité, je me permets de dire que le service des ânes est un de ceux sur lesquels l'attention de la police de Heyst est souvent insuffisante. L'équipement des bêtes est d'une sécurité douteuse. La conduite est confiée à des gamins de quinze ans, qui n'entendent pas un mot d'une autre langue que le patois et qui prennent un plaisir sournois et méchant à faire courir leurs baudets quand on veut les arrêter, et à les arrêter quand on veut les faire courir. Il y a là une lacune grave. Il faudra sans doute qu'un enfant ou une personne âgée se blesse quelque jour, pour qu'on s'en aperçoive.

"CLAUDITE JAM RIVOS."

Nos courses sont finies.

Rentrons à Heyst, où nous avons admiré tant de choses qu'il ne nous semble plus rien avoir à décrire. Nous ne sortirons plus de cette petite ville que pour quitter la Belgique et retourner, chacun, dans nos villes respectives, sans guère courir la chance de plus jamais nous rencontrer sur ces admirables plages flamandes!

Plages de loisirs, plages de gâités paisibles, de distractions étrangères à toutes les rivalités, à toutes les inquiétudes de la vie courante, une dernière fois, je vous salue et vous rends grâce.

Aux collectionneurs de « bonshommes », ces trop nombreux croquis; aux amateurs de descriptions, ces notes prises au vol; exagérées, souvent; banales, peut-être; sincères, le plus possible; méchantes, jamais.

Qu'elles soient, pour beaucoup, d'un médiocre intérêt à l'heure présente? c'est fort probable, puisque chaque habitué de ces stations emporte en ses yeux, en son cerveau, dans son cœur, dix fois plus d'impressions que je n'en aurai perçu, ressenti et décrit.

En sera-t-il encore de même, dans dix autres années, quand, le souvenir des heures présentes s'étant effacé, le dilettantisme jaloux de nos fils recherchera peut-être curieusement ce qui a pu charmer, étonner ou émouvoir notre présente génération?

Parcourra-t-on alors avec moins d'indifférence ce travail de plusieurs années, cet ensemble de documents, littéraires ou artistiques, dus à la plume et au crayon du même inconnu voué très probablement à l'oubli?

Qui sait?

Combien d'anciens croquis démodés ont, aujourd'hui, repris leur valeur ! Combien, négligés d'abord par l'attention publique pendant toute la durée de ce siècle, sont curieuse-



52. L'arrêt de l'âne.

ment recherchés par les collectionneurs, moins pour le talent fort douteux de leurs auteurs que pour les détails de mœurs qu'ils consignent ingénument ? Et c'est tout ce que ceux-ci méritent.

Peut-être, en l'an 2000 seulement, feuillettera-t-on distraitemment, dans un fonds de vieille librairie, ces alinéas, ces titres, ces esquisses oubliées, ces portraits inaperçus aujourd'hui ?

Peut-être, aussi, sur l'indication des catalogues, quelques bibliomanes voudront-ils, sans les acheter, les parcourir, dès leur apparition, dans nos modernes cabinets de lecture ?

Daigne alors nous être légère la critique des charmants compagnons de route qui, pendant ces successives vacances, ont passé près de moi, sans soupçonner mes naïvetés lourdes, mes admirations absurdes, mes étonnements, mes joies.

C'est pour ces inconnus que j'ai écrit.

C'est à ces indulgents que je les dédie.

Demain, j'aurai fait ma valise et repris, à Bruges, l'express d'Ostende-Bruxelles... pour Paris.

RETOUR

1^{er} Octobre 1898.

EST-CE bien vrai ? Mon rêve de vacances est-il déjà terminé ? Est-ce le réveil ? Je me retrouve en chemin de fer. Mon hôtelier de Heyst est venu me reconduire jusqu'à la station, assisté de son fidèle domestique.

Avec lui, tous les camarades, tous ceux qui, pendant ce mois, ont partagé nos plaisirs ; tous nos amis, ceux de France, ceux de Bruxelles et ceux de Liège, ceux qui se sont parfois penchés, en souriant, sur mes croquis.

On s'est serré la main avec cordialité et — disons-le sans honte, — avec une pointe d'émotion. Se retrouvera-t-on ? Et quand ? Un hasard a rapproché des inconnus qui sont devenus des amis, presque

des intimes. On a mis en commun chaque jour un capital de santé, d'énergie, de bonne humeur, de jovialité avisée. On a vécu largement, simplement, fraternellement. L'heure du départ arrive et l'impression s'avive, s'aiguise, puis s'évanouit pour faire place au regret d'abord, puis au souvenir.



54. Railway de Heyst à Bruges.

Promenades, jeux, entretiens, confidences, flirtages, promesses de revoir, gaité, jeunesse, expansion des belles années — tout cela, souvenir !...

La vapeur siffle. On s'empresse. On se serre les mains très fort. Le train s'éloigne, lentement d'abord ; et, tout le long de



55. Porteuse de bois à Heyst.

la dune que baignent les lueurs du matin, de bonnes âmes émues, qui ne nous connaissent pas, agitent leurs mouchoirs en signe de revoir. On leur répond amicalement de la main... très touché au fond.

Puis, plus rien que le bruit haletant de la machine et le panorama lointain des tranquilles prairies de Lissevègue où somnolent de longs bœufs étonnés.

Une lourde torpeur envahit le cerveau. On voudrait retourner. On voudrait revoir ces villas joyeuses, ces moulins, ce soleil, ces pêcheurs, cette plage étincelante.

Le train inexorable poursuit sa course folle.

Une porteuse de fagots suspend sa marche pour voir passer le train ; — encore une vision des vieilles flamandes que j'aimais tant !

Une minute d'arrêt aux Ecluses. Le regard plonge une fois encore sur l'océan lumineux. Dernière concession du temps qui brûle la vie sans laisser de répit aux regrets impatients et aux joies jalouses !

Tout a disparu, Lissevègue, Bruges, Gand, Bruxelles.

TABLE DES CHAPITRES

Le passage des écluses de Heyst	1
Un aéronaute trop pressé	3
Ce qui distingue Heyst des autres plages belges	5
L'arrivée à la station de Heyst	7
Première heure, à Heyst	10
Ce qu'on voit d'inattendu sur la plage de Heyst	13
Au delà des cabines	19
Où sont les promeneurs?	25
La maison des familles	33
Partis !.	37
Coucher de soleil	40
Rasoirs et pots-pourris	43
La marche aux flambeaux du 14 août	47
Messe de l'Assomption	51
La procession de l'Assomption	55
Courses de filles	62
Phosphorescence	65
Les joies du sable	68
Étude de vent	71
" Ça va bien "	79
Grande marée	87
Aniers et baudets	91
Caravanes vers Knocke	99
De Heyst à Knocke, par la plage	103
Souvenirs du vieux Knocke-Bains en 1890.	107
Le Zwin, vu du haut du phare de Knocke	112
Knocke-Village	116
Retour vers Heyst	119
" Claudite jam rivos "	121
Retour	123

TABLE DES DESSINS

Un baudet et son ânier sur la rampe de Heyst (vignette du titre) .	1
* Elisabeth	v
1. Le passage du Canal par le Chemin de fer, à Heyst-Ecluses .	1
2. E orné. — Les attributs du pêcheur flamand	3
3. Sur la plage de Heyst	5
4. Sur le sable.	7
5. Première heure. — Le lever du soleil, sur la plage de Heyst .	9
6. La bêche, avant le bain	13
7. Recherche des crevettes	14
8. A la découverte	14
9. Bredouille	14
10. Filet à long manche	15
11. Paresse	15
12. Réflexion	15
13. Le filet à manche court	15
14. Les petits tas	15
15. Les petites robes	15
16. Lancement du canot	16
17. Conversation sur la plage	17
18. Sur la jetée de sable	19
19. Le bain, à Heyst	20
20. Récalcitrant	21
21. Lecture	22
22. Les terrassements	23
23. Lisette	23
24. Marie Vande Pitte, ancienne baigneuse de Heyst	24
25. La plage de Heyst, en 1885	27
26. Sans-gêne	30
27. Maisons des Familles, sur la digue de Heyst	32
28. Partis !	37
29. Coucher du soleil, à Heyst	40
30. Un ancien chef de fanfare de Heyst	44
31. La retraite aux flambeaux du 14 août, à Heyst	49
32. Philippe Kempe, ancien suisse de l'église de Heyst	53

33. Enfants de la Congrégation de la Sainte Enfance, à la procession de Heyst, le 15 août	57
34. Courses de filles, à Heyst, en 1887	63
35. Nuit phosphorescente, à Heyst	65
36. Les joies du sable, dans les dunes de Heyst	69
37. Le moulin de Heyst	72
38. Étude de vent	75
39. Départ en mer	80
40. Retour de mer	81
41. Sur la digue de Heyst, le 23 septembre	89
42. Joseph, ancien agent de police de Heyst	94
43. Pétrus, baudet de Marie Vande Pitte, à Heyst	97
44. La famille W*** en cavalcade dans les dunes de Knocke . . .	101
45. Anier et baudet, à Heyst	105
46. Le vieux Knocke-Bains, en 1898	108
47. Le Belvédère chinois, à Knocke-Bains, en 1890	110
48. Le phare de Knocke	112
49. Knocke-Bains, en 1898	113
50. La promenade à Knocke	114
51. Ramskappelle vu des dunes	117
52. Knocke-Village vu des dunes	120
53. L'arrêt de l'âne	122
54. Railway de Heyst à Bruges	123
55. Porteuse de bois, à Heyst.	124

Achevé de tirer
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE NANCÉIENNE
à Nancy
le 31 Mars 1899.

Les fac-simile en Photogravure
de RUCKERT & C^{ie}, 79, Rue Daguerre, Paris.